

§ VI

Avènement de la dynastie sassanide. — Palais et châteaux. — Ctésiphon. — Tag Eïvan. — Machita. — Tagè Bostan. — Rabbath-Hammân.

Dans le Fars, dans la vieille patrie des Achéménides régnaient des vice-rois qui commandaient au nom des souverains arsacides. Le transfert de la capitale sur les frontières menacées par les Romains, le peu d'intérêt qu'inspirait le Fars à des monarques scythes originaires du nord-est de l'empire, avaient fait de ces vice-rois des princes puissants.

L'un d'eux, Ardéchyr Babégan rêva de Cyrus, composa un arbre généalogique au sommet duquel planait Achéménès, excita les passions des Farsis, rappela aux tribus leur puissance déchue et leur glorieux passé, aux populations restées mazdéennes leur religion méprisée, avilie par les souverains commis à la défense des dieux nationaux, et se déclara indépendant.

Les armées parthes, qui naguère encore infligeaient aux Romains une défaite mémorable, ne savaient plus se défendre contre les attaques de leurs compatriotes. Depuis un siècle déjà, les révoltes ensanglantaient les provinces de l'empire. Des rois de rencontre arboraient la tiare souveraine, et l'heure approchait, où un succès militaire légitimerait une usurpation. Artaban essaya de réprimer la rébellion d'Ardéchyr. Il rassembla ses soldats, entra en Susiane et atteignit les révoltés à Ram-Hormuz entre Bébahan et Chouster. Le roi parthe fut vaincu et tué. Artavèse, fils d'Artaban, secouru par son oncle le roi d'Arménie, réunit une nouvelle armée. Battu et fait prisonnier, il dut accorder sa propre sœur à Ardéchyr I (Artaxerxès), consacrant et reconnaissant ainsi l'avènement des Sassanides sur le trône de Perse.

Le nouveau souverain rencontra une résistance opiniâtre chez les membres

de sa propre famille. Jaloux de ses succès, ses frères tentèrent de lui enlever la couronne, avant même qu'il l'eût conquise, ameutèrent quelques tribus et prolongèrent la résistance jusqu'au jour où, écrasés dans les plaines de Firouz-Abâd, ils furent contraints de mettre bas les armes. L'Atech-gâ de Gour paraît être un *ex-voto* commémoratif de la victoire qui assura à Artaxerxès I la possession tranquille du trône de Perse¹.

Ce monument votif, construit au lendemain de l'avènement d'Ardéchy Babégan, est encore un peu rude d'aspect et d'exécution. Tels ne seront pas les palais que je vais décrire. Le réveil de la nation fut, en effet, si rapide que sous le règne de Chapour I, fils et successeur d'Ardéchy, l'art sassanide, qui se caractérisa par un retour savant vers les traditions nationales et une réaction contre les influences étrangères, était constitué.

Les fils de Sassan, comme les descendants d'Achéménès, furent de grands constructeurs, mais leurs œuvres, exécutées le plus souvent en brique, ont succombé aux efforts combinés du temps et des Arabes. Toutes à peu près sont détruites ou à l'état de ruines. J'en aurai terminé la courte nomenclature quand j'aurai cité : l'Atech-gâ élevé à Gour par Ardéchy; l'arc de Ctésiphon situé sur les rives du Tigre; le Tag Eïvan que j'ai découvert sur les bords de la Kerkha; le Tagè Bostan au nord du Loristan; le palais de Machita, le monument de Rabbath-Hammân dans la terre de Moab; les ponts de Dizfoul, de Chouster, l'Alten Kupri, les digues jetées en travers du Karoun et les grandes sculptures rupestres de Nakhchè Roustem, Firouz-Abad, Tagè Bostan et Chapour.

Par une heureuse coïncidence, les édifices de Ctésiphon, de Machita, d'Eïvan, de Rabbath-Hammân furent bâtis pour servir de palais, les deux premiers à un roi, les autres à des gouverneurs. Il sera donc possible de les comparer aux salles hypostyles de Persépolis et aux constructions voûtées de Sarvistan, de Firouz-Abâd et de El Hadre. De ces rapprochements naîtra la définition la plus exacte de l'architecture de la Perse sous les grands règnes des Chapour et des Kosroës. Je n'entends pas faire de ces parallèles un chapitre spécial, ils s'établiront d'une manière toute naturelle en décrivant les palais sassanides et

¹ Voir Sup., vol. IV, dernier chapitre.

se compléteront par l'étude des ponts et des digues jetés sous la même dynastie.

L'arc de Kosroës, désigné par les Orientaux sous le nom de Tagè Kèsra (voûte de Kosroës), domine la presqu'île où s'élevait Ctésiphon. En ce lieu, le Tigre décrit un fer à cheval tellement fermé, que les sommets de la courbe, distants de 3,500 mètres environ, correspondent à un développement du fleuve qui excède 40 kilomètres.

C'est dans la boucle défendue par cet immense fossé naturel, que les Parthes plantèrent, en face de Séleucie, un camp retranché, d'où ils menaçaient et surveillaient la capitale ennemie.

Une ville ne tarda pas à se substituer à la forteresse. La position stratégique était sûre, les campagnes environnantes d'une fertilité inépuisable; aussi bien, quand la vie de la Perse se concentra dans les marches occidentales, Ctésiphon hérita du siège du gouvernement¹. Héritage funeste, car la situation de la métropole sur la grande artère navigable de la Mésopotamie, autant que les palais et les richesses des rois, fascinèrent tous les envahisseurs et attirèrent bien des fois les armées ennemies sous les murs de la nouvelle capitale.

A la suite de l'exil prononcé contre Vononès I par les magistènes, les grands y proclamèrent roi des rois, le prince de Médie, Artaban III, qu'ils avaient appelé à la souveraine puissance². Tiridate II, fils ou neveu de Phraatacès IV, conquiert Ctésiphon sur Artaban III, qui plus tard rentra dans sa capitale sans combat (36 ou 37 de notre ère). Soumise par Trajan dans sa mémorable campagne de l'an 116, recouverte la même année par Kosroës I après l'insuccès des armes romaines sous les murs de Hatra³, la métropole de la Parthie occidentale fut occupée de nouveau par les troupes romaines. Au cours de la campagne d'Avidius Cassius en Mésopotamie (162), les légionnaires brûlèrent Séleucie, qui comptait encore quatre cent mille habitants, alléguant pour prétexte la trahison des habitants, et traitèrent Ctésiphon aussi brutalement que sa rivale. Les temples furent dévastés, le palais d'été de Vologèse III, bâti sur une plate-

¹ Pline, *H. N.*, VI, 26. Tacite, *Ann.*, VI, 26. Dio Cassius, *Hist. rom.*, XL, 45. Amien., XXIII, 6.

² Joseph, *Ant. Jud.*, XVIII, 2, § 4.

³ Id., *Dio Cassius*, LVIII, 28.

forme de terre, fut ruiné de fond en comble. C'étaient des titres suffisants pour décerner au vainqueur les noms d'arménien, de parthique et de médique.

Les troupes romaines réapparurent en 198. La Mésopotamie s'était soulevée contre l'autorité des Césars. Severus, proclamé empereur par l'armée de Panonie, marcha sur les révoltés, bloqua la capitale et y pénétra après un siège de courte durée. Il massacra les hommes valides et abandonna la ville à la soldatesque. Le sang répandu, les trésors enlevés et partagés, ne satisfirent pas les Romains; femmes et enfants réduits en esclavage furent vendus au nombre de cent mille.

Aux derniers temps de la monarchie parthe, Caracalla se rencontra à Ctésiphon avec Artaban IV. L'escorte du César viola l'entrevue; le roi arsacide réussit pourtant à s'enfuir. Les légions, ne trouvant pas d'ennemis devant elles, se retirèrent après avoir soumis la contrée à un pillage méthodique.

Si les étrangers occupèrent souvent Ctésiphon, leur séjour n'y fut jamais de longue durée.

La fortune se lassait vite de montrer aux Parthes mauvais visage et, dans les moments les plus critiques, leur envoyait de redoutables auxiliaires. La peste ou la dysenterie firent chèrement payer aux Romains leurs succès éphémères.

Les premiers monarques sassanides protégèrent mieux que leurs devanciers le siège de leur gouvernement.

Sous le règne de Chapour I (242?), Ctésiphon est à peine frôlée par l'armée romaine que commandait nominativement Gordius, mais que dirigeait Timesitheus, le préfet des prétoriens. Odenatus l'assiège sans succès en 263; puis défilèrent devant ses murs les armées de Julien (362). Entre temps, un chef arabe nommé Tayër ou Tahïr avait surpris Ctésiphon (309). Cette date et ce fait mémorables rappellent les premiers succès des Arabes dans le sud de la Mésopotamie, et leurs razzias audacieuses tous les jours plus dangereuses et plus fréquentes.

Les Beni Tayër préludaient ainsi aux exploits qui devaient rendre à jamais célèbres la tribu des Koreïichites et son jeune chef Mahomet.

A quelle période de l'histoire de Ctésiphon faut-il rapporter la construction du monument dont on admire encore les ruines? Il est difficile de répondre avec

quelque précision. On peut affirmer que l'arc de Ctésiphon n'est pas l'œuvre des Achéménides qui habitèrent toujours Suse, Babylone ou Ecbatane, ni des Arsacides, dont les palais furent pillés et brûlés, et moins encore des Arabes et des Persans musulmans. Théophylact de Simocatta mentionne le palais et semble

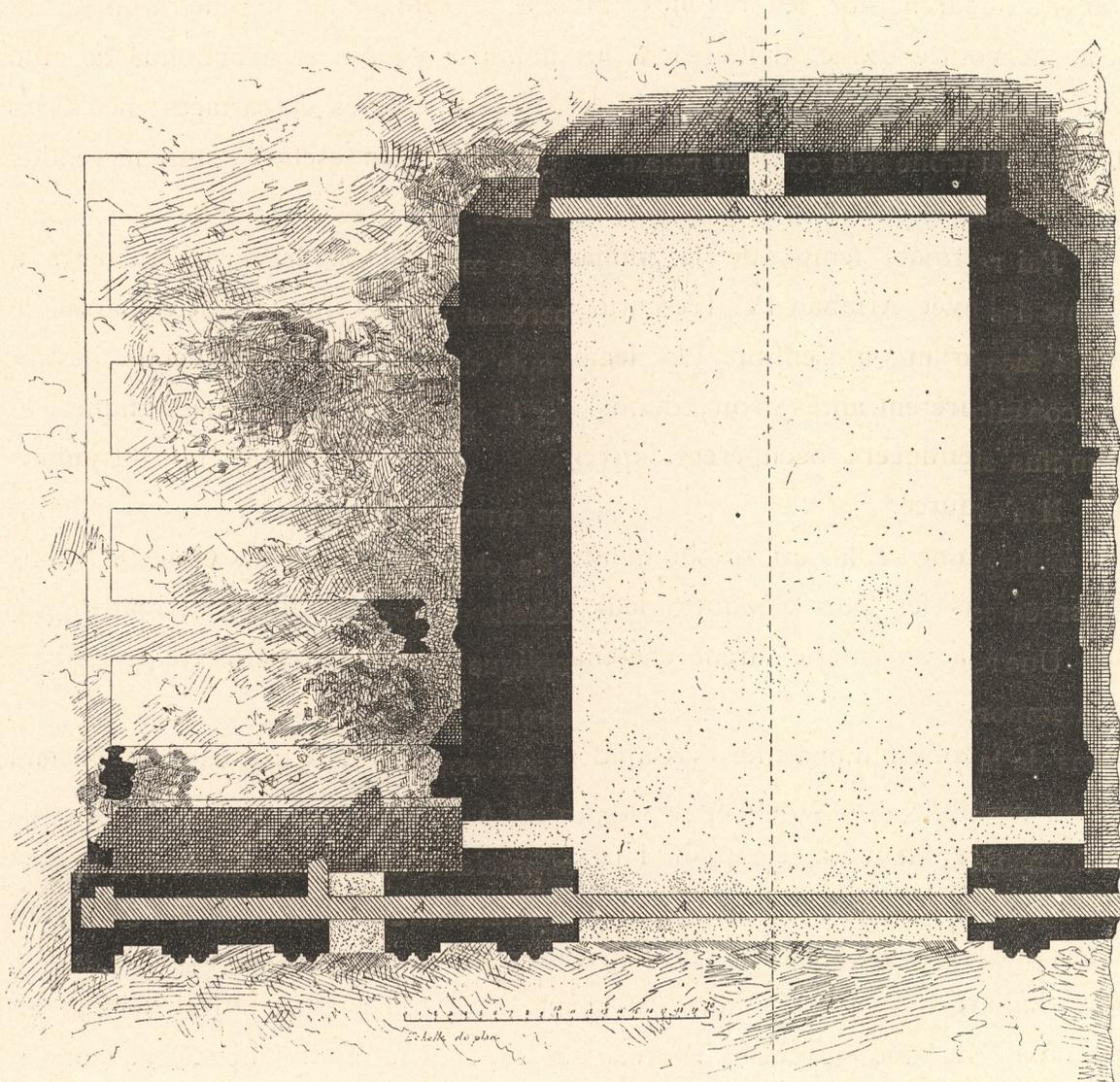


Fig. 51. — Tagé Késra : Plan de l'aile gauche et de la voûte centrale.

le faire remonter, ainsi que le veulent les traditions arabes, au règne de Kosroës I (531-579?). Je ne contredis point à cette date.

En l'état actuel, le palais de Kosroës ou Tagé Késra se compose d'un mur de façade long de 91^m12 et haut de 35^m20 (fig. 51 et pl. III). Au milieu de cet écran, s'ouvre une salle voûtée, *un talar*, large de 25^m80, qui occupe la hauteur de l'édifice. La voûte est de forme elliptique; la montée est, à l'ouverture, dans le rapport

de trois à quatre. Le berceau, comme l'ensemble de l'édifice, est construit en briques blanches de grande dimension, parfaitement cuites et maçonnées avec une rare habileté.

Huit pièces, perpendiculaires sur l'axe du *talar*, complétaient un monument aussi grandiose que simple dans ses dispositions. Les huit salles étaient égales et disposées par groupe de quatre, à droite et à gauche du vaisseau central. Dans chaque groupe elles communiquaient entre elles; la première seule s'ouvrait sur la salle du trône et la cour du palais.

Il reste peu de traces des galeries latérales.

J'ai retrouvé néanmoins les amorces des murs de refend, quelques affleurements des fondations et la naissance du berceau qui adhérait au parement interne de la façade. On se rendra aisément compte de la position des salles latérales, en consultant le plan du Tag (fig. 51) et la photographie (Pl. IV) prise d'un tumulus situé derrière le monument.

Il n'est pas nécessaire de pousser plus avant l'étude du Tag pour remarquer les analogies du palais de Ctésiphon et du château de Firouz-Abâd¹. L'arc de Kosroës est une reproduction à grande échelle du porche de ce dernier édifice.

Une ressemblance aussi parfaite n'implique pas d'ailleurs que les palais soient contemporains; — autant vaudrait prétendre que les mosquées et les riches habitations de la Perse moderne, construites le plus souvent sur le plan du Tagè Kèsra et du vestibule de Firouz-Abâd remontent à l'époque des Sassanides ou des Achéménides, — mais elle est un indice précieux de la transmission, à travers les âges, des formes caractéristiques de l'architecture nationale de la Perse.

La façade du palais, avec ses innombrables colonnes et ses six étages d'arcatures, est également traitée dans le style des châteaux du Fars.

Colonnes et arcatures (fig. 52) n'ont pas été étudiées dans le seul but de meubler le parement d'un mur qu'il était d'autant moins commode de décorer que l'édifice, à l'extérieur, ne pouvait trahir un plan compliqué. Les unes et les autres remplissaient un double rôle : elles participaient à l'ornementation et à la consolidation de la façade.

Il est toujours difficile de maintenir en équilibre un mur isolé, et la difficulté

¹ Voir Sup., vol. IV, § 2.

s'accroît avec la longueur et la hauteur de l'ouvrage. La longueur prédispose aux flexions latérales, au *flambage*; la hauteur accroît encore cette cause d'insolidité et diminue la stabilité de la construction. Pour atténuer ou guérir ces causes de ruine, on peut employer néanmoins bien des remèdes. On combat les fléchisse-

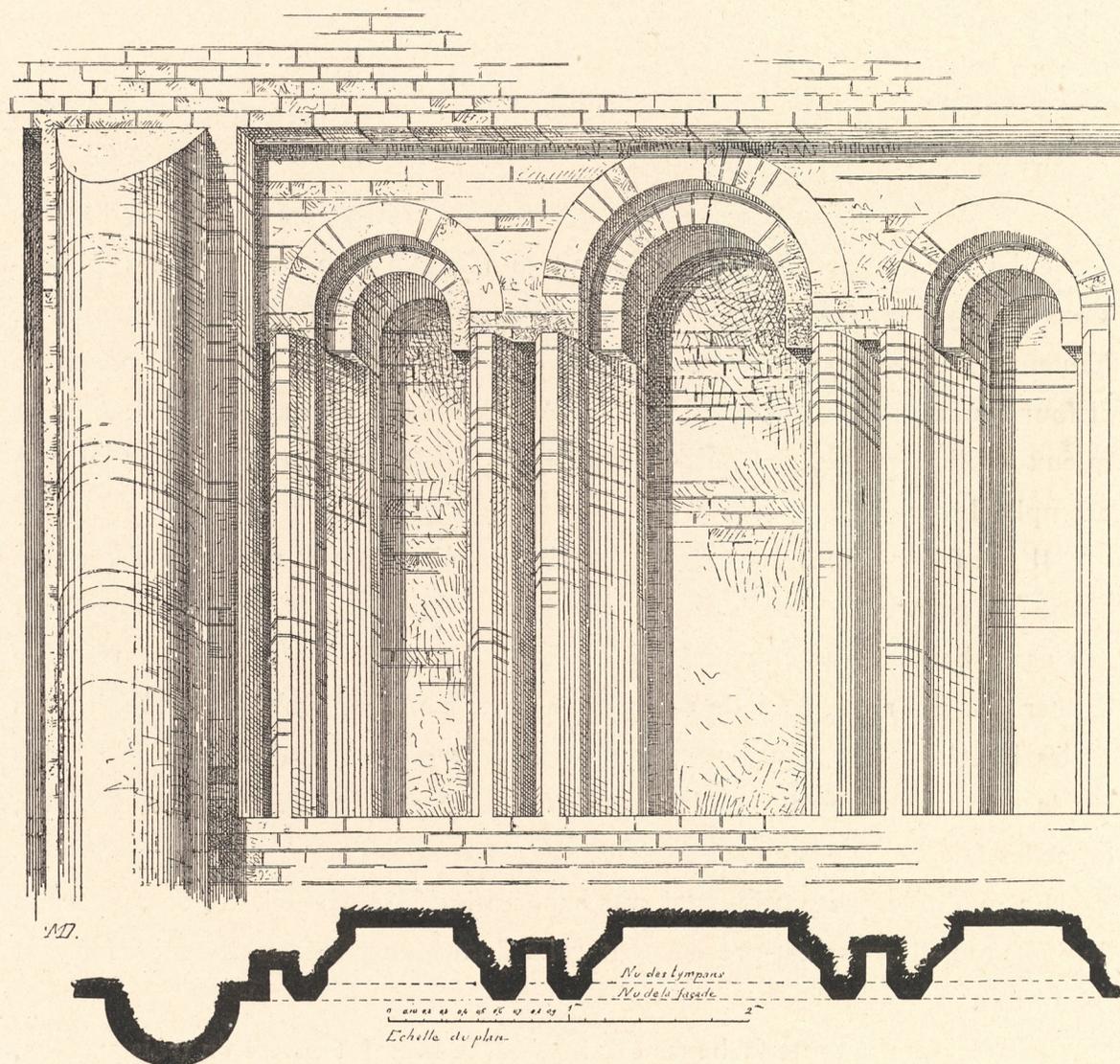


Fig 52. — Tagé Késra : Arcatures. Plan et perspective cavalière.

ments par un surcroît d'épaisseur et on rétablit l'équilibre compromis, en abaissant le centre de gravité des maçonneries. Cette solution du problème, la plus simple et la plus naturelle, conduit à donner aux murs un empâtement considérable et à les monter avec des parements inclinés. Ainsi furent exécutés les pylones placés devant les temples égyptiens. Au lieu d'avoir recours à de puissantes masses de matériaux, il est encore possible, pour raidir un mur isolé, de le décom-

poser en sections verticales soutenues par des points d'appuis rigides, difficiles à déformer. Telle est la raison des contreforts employés dans la vieille architecture de la Chaldée et de la Perse. La solution asiatique présentait sur la pratique égyptienne de sérieux avantages : elle était plus économique et plus décorative. Plus économique, parce que, toutes conditions égales, il entraînait dans le mur assyrien un cube moindre de matériaux que dans le mur égyptien ; plus décorative, en ce qu'elle substituait, à de grandes surfaces unies et partant monotones, des redans au milieu desquels se jouaient l'ombre et la lumière. Mais si la formule était parfaite, quand on l'appliquait à des murs de dimensions moyennes, il restait à décider si l'architecture perse pourrait jamais atteindre aux énormes dimensions des pylones égyptiens, et construire sans soutien un mur de 36 mètres de hauteur ? Le maître des œuvres de Ctésiphon a franchement abordé le problème et fourni une preuve surabondante de l'excellence des écoles asiatiques. Afin de mieux expliquer l'ingéniosité de la méthode perse, je vais m'appuyer sur un exemple devenu bien vulgaire.

Il n'est personne, voyageant en chemin de fer, qui n'ait remarqué ces immenses poutres de tôles jetées sur les rivières. Ces poutres, quand elles ne sont pas assez hautes pour être reliées à leurs parties supérieures, sont sujettes à se déjeter et à se briser. Afin de remédier à ce grave inconvénient, on réunit leurs tables inférieures et supérieures par de fortes lames verticales perpendiculaires sur la direction du pont. Ces lames n'ont d'autre but que de raidir les poutres ; on ne les fait même pas entrer dans les calculs de résistance.

La méthode que pratiquent, non sans un légitime orgueil, les constructeurs de ponts métalliques, est précisément celle dont les architectes sassanides eurent l'intuition.

Afin de parer à toute fâcheuse éventualité, le mur fut divisé en trois gradins, retraités les uns sur les autres (fig. 53). On retrouve encore ici un nouveau reflet des influences chaldéennes et de ces temples où des degrés étaient toujours substitués aux talus de l'architecture égyptienne ; puis chaque gradin, décoré d'arcatures d'autant plus profondes qu'elles étaient elles-mêmes plus élevées au-dessus du sol, fut relié dans toute sa longueur par des cordons horizontaux placés entre chaque étage d'arcature (fig. 53 et Pl. III). Grâce à ces sages précautions, le constructeur diminuait dans une notable proportion le poids de chaque gradin par rapport

au gradin immédiatement inférieur, et augmentait, par cela même, la stabilité de l'écran. Il ne modifiait guère non plus la raideur de chaque tranche horizon-

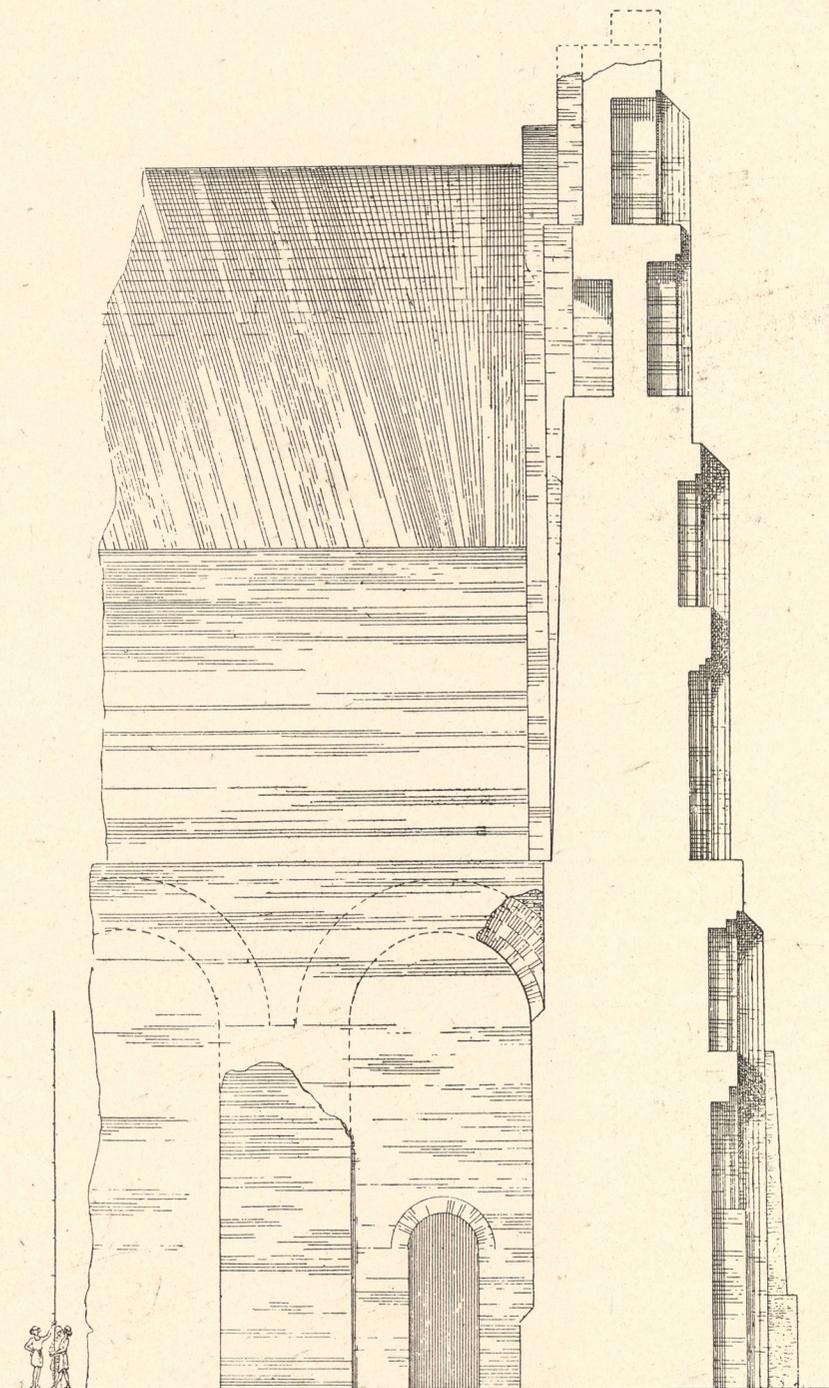


Fig. 53. — Tagé Kèsra : Coupe transversale de la façade.

tales de maçonnerie, puisque, sur toute sa hauteur, le mur était maintenu par des colonnes et des pilastres profonds analogues aux montants verticaux des

ponts métalliques et par des cordons horizontaux comparables aux tables des mêmes ouvrages. J'assimilerais volontiers la façade du Tag à deux immenses treillis appuyés, à chacune de leurs extrémités, sur la tête du berceau central et sur des culées, et soutenus vers leur milieu par un contrefort supplémentaire dont la base reposait sur la voûte de la première galerie transversale (Pl. IV)¹. La voûte s'est effondrée, le contrefort l'a suivie dans sa chute, mais l'écran est encore debout. Si l'équilibre de l'écran eût dépendu de la stabilité de ses contreforts, il eût été compromis par l'effondrement de la première galerie transversale. Le mur de façade ne serait plus debout, tandis qu'il a bravé des secousses assez violentes pour amener la dislocation du grand berceau central.

Les siècles et les vains effets des tremblements de terre se sont chargés de prouver combien étaient judicieux les calculs et combien étaient sages les prévisions économiques de l'architecte perse. Et pourtant la façade du Tag, bien loin de participer à la froide simplicité des monuments égyptiens, trouvait, dans la mise en évidence de son ossature, les éléments d'une ornementation d'autant plus heureuse que l'allongement progressif des ombres portées par des pilastres et les colonnes s'élargissait graduellement de la base au sommet, et lui donnait une légèreté et une élégance de bon aloi qu'une décoration artificielle ne lui eût jamais communiquée. Véritable tour de force, car le constructeur n'avait pour l'aider, ni les portiques hypostyles, ni la complication des plans, ni le décrochement des façades, ressources et remèdes suprêmes contre la monotonie.

Par un singulier retour vers un passé bien lointain, les colonnettes du Tag, dernière transformation des contreforts chaldéens, remplissent, comme leur modèle primitif, une fonction constructive, tandis que les formes intermédiaires du contrefort assyrien et perse sont en général décoratives. C'est donc une expression architectonique qui, après avoir eu pendant de longs siècles une acception fautive, revient, dans la suite des âges, à son sens primitif.

J'aurai encore à formuler une dernière remarque.

Toutes les arcatures sont plein cintre.

L'ellipse, j'en ai déjà fait la remarque, n'était pas employée d'une manière

¹ On voit encore le sommet du contrefort sur la photographie de la façade postérieure du Tag (Pl. IV). Il occupe à peu près le milieu de l'aile, un peu à droite et au-dessus de la porte. Le contrefort n'était relié à l'écran que dans sa partie haute.

systematique, comme l'ogive dans l'architecture gothique; elle resta le palliatif des grandes portées et des grandes poussées, et fut toujours remplacée par des courbes plus surbaissées, quand l'urgence de son emploi ne se fit pas sentir.

On trouve des ogives à Ctésiphon; elles couronnent des évidements intérieurs destinés, au même titre que les arcatures extérieures, à diminuer le poids des derniers étages (fig. 54, Pl. IV et V)¹. Les courbes brisées, quoique très rares en Orient à cette époque, n'étaient pourtant pas inconnues des Ninivites, ainsi qu'il résulte d'un dessin de Place².

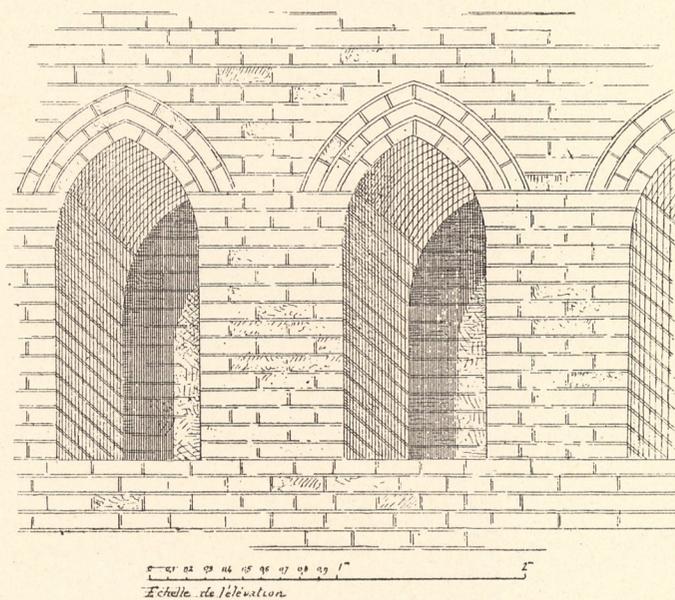


Fig. 54. — Éléments ogivaux.

Il ne s'agissait pas seulement de donner une grande stabilité à la façade du palais de Ctésiphon, il fallait aussi jeter sur une salle, atteignant en largeur près de 27 mètres, un berceau dont le sommet allait franchir l'espace à 34 mètres au-dessus du sol. Depuis de longs siècles, les Perses avaient étudié, sous tous leurs aspects, les problèmes de statique se rattachant à la construction des voûtes. L'architecte de Ctésiphon s'arrêta néanmoins à une solution des plus vieilles mais aussi des plus sûres — à la solution que j'ai décrite, en m'occupant du château de Firouz-Abâd³, — car les difficultés à vaincre se multipliaient avec

¹ Les élégissements ogivaux couronnent la façade postérieure (Pl. V). On les aperçoit également à travers la brisure de la grande voûte du Tag (Pl. VI).

² Voir Sup., vol. IV, Pl. XIV, fig. 10 et 11.

³ Voir Sup., vol. IV, § II.

l'accroissement des salles et l'importance des plans à étudier. Il n'est donc pas étonnant que, revenant aux formules éprouvées par un long usage, on ait exagéré la flèche de l'arc et diminué la hauteur des pieds droits afin d'atténuer la poussée du berceau, tandis que l'on consolidait les culées par l'adjonction, au talar central, de salles latérales.

Au demeurant, les plans et les élévations étaient fort heureusement combinés, les chances d'accident nulles. Voilà plus de motifs qu'il n'était utile pour décider en faveur d'une excellente disposition des constructeurs bien à plaindre quand il survenait des catastrophes sur les chantiers confiés à leur surveillance.

On ne pouvait songer à cintrer un arc de 26 mètres d'ouverture et de 34 mètres de hauteur; il importait peu. Suivant un antique et excellent usage dont j'ai cité une application en Égypte¹, les maçonneries des reins furent montées en prolongement des assises des culées jusques à un plan horizontal passant par le milieu de la flèche de la douelle, et, dès ce plan, les briques, retournées dans des directions à peu près parallèles aux têtes, servirent à tourner quatre anneaux de maçonnerie. Ces derniers, à leur tour, furent recouverts de six rouleaux bâtis dans des plans perpendiculaires à l'intrados et aux têtes du berceau (Pl. III, IV et VI).

A côté de ces procédés de construction, dont le caractère et les détails sont devenus, depuis de longs siècles, caractéristiques de l'art national de l'Iran, se révèle un perfectionnement ingénieux. Dans les berceaux perses déjà décrits, les tranches de briques engagées dans la partie supérieure des voûtes sont verticales; ici, au contraire, elles ont des inclinaisons variables (fig. 53).

Tandis que les premières tranches appliquées contre le mur de fond participent à la direction du plan d'appui, les suivantes, à proportion qu'elles s'écartent de l'origine de la voûte, s'inclinent davantage sur le plan horizontal pour atteindre bientôt un angle de 80° environ. Les tranches se suivent alors, toutes parallèles entre elles, et redeviennent verticales avant de rejoindre la tête extérieure.

Il est aisé d'expliquer cette disposition particulière des matériaux.

La stabilité propre de chaque brique de la voûte augmente en raison de son angle avec le plan vertical, puisqu'une partie toujours plus considérable de son poids est supportée par le point d'appui. En tournant les tranches de la voûte

¹ Voir Sup., vol. IV, p. 21, fig. 18.

suivant un plan légèrement incliné, on avait donc pour but d'atténuer le glissement des matériaux au moment de la pose, et de rendre plus aisée l'exécution du travail, sans nuire à l'équilibre du berceau.

Les monuments voûtés antérieurs au Tag sont trop rares pour qu'il soit possible de savoir si la coutume d'incliner les briques des berceaux est antérieure aux Sassanides. Je puis affirmer, toutefois, qu'il n'existe pas, soit dans les monuments anciens, soit dans les édifices modernes de la Perse, un autre exemple de cette disposition bien connue cependant des Assyriens et des Égyptiens. Je n'attacherais pas à ce fait une importance particulière, si l'exception persane n'était devenue la règle de Byzance¹ et si tous les caractères communs ou distinctifs des civilisations iraniennes et byzantines n'étaient intéressants à constater.

Un procédé de construction certainement plus nouveau pour les Perses que l'appareil incliné est l'emploi, dans le Tag, de chaînages en charpentes. Toutes les maçonneries sont traversées par des pièces de bois dur réunies entre elles par des colliers et logées dans des gaines horizontales étanches et bien aérées. Ces poutres établissent entre les diverses parties de l'édifice une liaison longitudinale que les meilleurs mortiers ne sauraient donner, et s'opposent, par leur résistance, aux dislocations si fréquentes des murs de tête et de refend. Chaque cours de poutre, avant d'atteindre la façade, se ramifie en patte-d'oie, et c'est par les deux extrémités de la fourche qu'il se relie aux madriers logés dans l'épaisseur de la façade. Toute cette partie de la construction est remarquablement soignée. Les chaînages d'un grain très serré ne sont pas originaires du pays, et doivent provenir des Indes.

Les poutres assemblées à mi-bois sont prises entre des moises longitudinales traversées et consolidées par des chevilles et des colliers de fer.

Des cheminées nombreuses, garnies de tubes de poteries de 0^m08 de diamètre intérieur assurent la ventilation des gaines.

Ces dispositions sont si heureusement combinées, que les poutres n'ont pas souffert. Je ne doute même pas que le chaînage n'eût prolongé la durée de l'édifice pendant de longs siècles, et cela, malgré les tremblements de terre; mais

¹ Choisy. *L'Art de bâtir chez les Byzantins* (fig. 30 à 38).

les Arabes, toujours avides de beaux bois, ont démoli les murs pour s'emparer des longrines.

Une méthode de construction qui reposait sur l'emploi de fortes pièces de charpente ne pouvait prendre naissance dans un pays privé de forêts. Aussi bien était-elle inconnue des vieux Perses et devait-elle avoir été importée soit par les Romains, soit par les Byzantins qui en firent un fréquent usage.

L'influence de l'empire d'Orient, dont l'appareil incliné des voûtes décèle les premières traces, est flagrante dans le cas présent. Désormais les emprunts se renouvelleront souvent. Byzance et Ctésiphon échangeront les œuvres de leurs artistes et de leurs ouvriers et se prêteront un appui réciproque. Cette pénétration des deux grandes monarchies rivales s'opérait sans efforts depuis que le nouvel empire, reniant la foi artistique de la Grèce, s'était laissé conquérir par la civilisation orientale et avait adopté, avec la brique, les revêtements colorés, la coupole sur pendentif et toutes les méthodes de l'architecture asiatique recueillies par les Perses après le naufrage de la Susiane, de l'Assyrie et de la Chaldée.

La façade du monument rend un compte fidèle de la construction. Il n'est pas un détail des maçonneries qui ne soit accusé dans la décoration.

Aux deux premiers étages d'arcatures correspondent les pieds droits de la voûte; à l'arête supérieure de la frise qui les couronne, les naissances de l'ellipse; enfin, pour différencier les rouleaux internes du berceau construits par tranches et les anneaux supérieurs posés de champ, on grava, sur ces derniers, des coquilles creuses qu'il eût été impossible de sculpter sur le plat de la brique¹.

Je ne referai pas l'épure du berceau: l'ovale de Ctésiphon est semblable, dans le sens géométrique du mot, à l'ellipse de Sarvistan, c'est-à-dire à la courbe corrigée de Firouz-Abâd². Je n'insisterai pas non plus sur le tracé modulaire du talar déjà décrit en étudiant la petite salle voûtée de Sarvistan. J'ai même fait observer combien il était étrange de retrouver, dans un monument égyptien de la XIX^e dynastie et dans les édifices achéménides et sassanides de la Perse, la reproduction exacte d'un même type de berceau.

Je signalerai seulement les ouvertures qui traversent la voûte de part en

¹ Ce motif, que l'on retrouve dans les monuments de la Syrie centrale, sera adopté par les architectes arabes et romans.

² Voir Sup., vol. IV, p. 19 à 24 et fig. 18 et 19.

part. Les perforations, fort nombreuses, sont normales à la douelle et garnies de tuyaux en poterie ayant de 0^m12 à 0^m15 de diamètre intérieur.

On peut assigner plusieurs rôles à ces tuyaux. Servirent-ils à l'aération et à l'éclairage du vaisseau? Peut-être. L'hypothèse n'est pas aussi étrange qu'elle le semble tout d'abord.

Les palais orientaux, construits dans des pays où l'air n'est pas agité par des vents réguliers, comportent très peu de baies. Les portes suffisent en ce cas à l'éclairage et à la ventilation. L'Apadâna aux cent colonnes possède huit portes et trois fenêtres¹, la salle de Firouz-Abâd une seule² et le palais de Hatra deux; encore sont-elles fort petites³. On en voit quatre dans le Tagè Kèsra; elles sont placées très haut et au fond de la salle (Pl. IV et VI). Ce dernier édifice, il est vrai, ne semblait pas réclamer un aérage spécial. En réalité, il eût été inhabitable, si la face antérieure du talar fût restée ouverte : en hiver, à cause du froid et de la pluie très persistants pendant deux ou trois mois de l'année; dans les autres saisons, par suite de la chaleur et de l'éclat de la lumière.

Malgré sa bonne orientation, la grande baie était donc fermée, — comme le sont aujourd'hui celles de tous les talars, — par une immense et lourde draperie. Les parties inférieures du rideau se manœuvraient les jours où le roi se montrait à la cour dans tout l'appareil de la puissance souveraine, mais les lambrequins étaient fixes. Il fallait cependant ventiler les zones supérieures de la salle du trône, éclairer la pièce, et atteindre ce résultat sans laisser pénétrer les rayons solaires ou une lumière trop intense.

Cent ou cent cinquante ouvertures, profondes de 3 mètres, offrant ensemble une section de 2 à 3 mètres carrés, étaient fort bien appropriées à un pareil usage. Elles laissaient filtrer une lumière douce, bien répartie et tombant d'une trop grande hauteur pour échauffer outre mesure les couches d'air voisines du sol.

Il est impossible de soumettre cette explication à un contrôle sévère; on peut tirer néanmoins quelques renseignements utiles des édifices voûtés de l'époque achéménide.

¹ Voir Sup., vol. II, p. 38, note 1, et Pl. XIV.

² Voir Sup., vol. IV, § II, fig. 21.

³ Voir Sup., vol. V, p. 16, fig. 7.

Les coupoles du château de Sarvistan¹, comme la voûte du Tag, sont forées dans leurs parties hautes; à la base, elles sont éclairées par quatre fenêtres. Les fenêtres, bonnes à donner du jour pendant l'hiver, étaient probablement condamnées l'été et remplacées par les ouvertures du dôme.

A Firouz-Abâd il n'existe pas de semblables ouvertures — le mode de construction des coupoles s'y oppose — mais, en revanche, de grandes galeries ou *badguirs* utilisées à la ventilation des salles centrales². Puisque les constructeurs anciens se préoccupaient d'atténuer la lumière et de favoriser la circulation de l'air dans leurs édifices, il n'est pas étonnant que l'architecte du Tag, à l'exemple de ses prédécesseurs, ait perforé le berceau, répandu dans le talar une clarté discrète et donné une issue facile à l'air accumulé sous les voûtes du vaisseau.

Si l'on en croit une tradition très vivace chez les Arabes, les ouvertures du berceau auraient servi à l'éclairage du palais, mais dans des conditions bien différentes de celles que je viens de rapporter. Le Tagè Kèsra, disent-ils, était parfois éclairé la nuit par des lampes suspendues au berceau. Les tuyaux de poterie servaient à faire passer les câbles de suspension et à régler la hauteur des lumières. L'idée de réjouissances nocturnes, de réceptions de nuit, cadre mal, ce me semble, avec les mœurs de l'Orient et de la Perse ancienne. Au reste, les tuyaux seraient beaucoup trop larges s'ils n'eussent servi qu'à manœuvrer des câbles.

On ne peut songer à contester la destination du Tagè Kèsra. L'édifice sassanide se compose de ces salles immenses, mais peu nombreuses, qui semblaient, au temps des Achéménides, être l'apanage du pouvoir royal. Si le mot d'*apadâna* avait passé dans le pehlvi, il n'en existerait pas de plus juste pour caractériser l'édifice. Le Tag était donc habité.

En ce cas, il semble bien étrange que les rois perses n'aient pas mieux aimé clôturer la salle du trône avec une maçonnerie et la faire précéder d'un vestibule couvert, que de s'installer sous un porche fermé par une draperie. Un mur de brique épais sera toujours supérieur à une portière.

L'objection tombe d'elle-même, car le Tagè Kèsra n'était pas une demeure permanente, un palais, dans l'acception moderne du mot, mais un *apadâna*, c'est-

¹ Voir Sup., vol. IV, Pl. I et II.

² Voir Sup., vol. IV, XXXIII.

à-dire une salle du trône habitée au gré du roi. Le souverain se tenait le plus souvent soit dans son *biroun*, soit dans une pièce latérale du palais. Cette coutume, d'affecter aux réceptions solennelles de grandes pièces souvent ouvertes sur une de leurs faces, s'est perpétuée non seulement à Téhéran, mais dans toutes les grandes villes où il existe des palais royaux construits sur le modèle du Tagè Kèsra, et où ces palais sont encore logeables.

Les grands jours d'audience, le monarque sassanide prenait place sur le trône, groupait à ses côtés les princes de sa famille, ses ministres, ses gardes, et, sur un signal du maître des cérémonies, on ouvrait le voile qui cachait aux mortels la figure auguste du roi des rois¹. Le fils des dieux apparaissait alors dans tout l'éclat de sa gloire aux vils esclaves admis à l'honneur de se prosterner en sa présence. La cérémonie devait être imposante et dénotait chez l'organisateur des pompes royales une science profonde et une habileté consommée.

La suppression rapide de l'obstacle qui cache la scène constitue en effet un des secrets les plus sûrs de la perspective théâtrale. Au moment où le rideau se lève, l'émotion s'avive et le spectateur impatient embrasse l'ensemble de la décoration sans avoir le temps d'en critiquer les détails.

A ce point de vue, et bien que le Tagè Kèsra fût, d'une façon intrinsèque, inférieur aux *monuments persépolitains*², je conviens que l'édifice sassanide se prêtait aussi bien que les salles hypostyles du Fars à l'exhibition solennelle du souverain. Quand il entrait dans l'apadâna aux cent colonnes, la plus vaste des salles achéménides, le visiteur, écrasé puis distrait par l'architecture intérieure de l'édifice, percevait par fraction la vue du trône et aurait eu le temps de détailler l'humanité de l'entourage royal avant de se trouver en présence du monarque, si, pour corriger cet effet, on n'avait noyé dans une pénombre mystérieuse la majeure partie de l'édifice et le *khchâyathiya* lui-même. La disposition théâtrale des talars sassanides n'est donc pas si déraisonnable qu'elle le paraît.

A la modification de la salle du trône répondait sans doute une modification du cérémonial.

¹ Firdousi. Chah Nameh.

² Les fouilles du Memnonium de Suse ont montré que toutes les salles du trône achéménides n'étaient pas closes sur leurs quatre faces. L'Apadâna d'Artaxerxès Mnémon, comme le Tagè Kèsra, formait un porche immense en communication directe avec la cour.

Les sujets des rois achéménides voyaient face à face leur souverain. Le plan des palais et les bas-reliefs persépolitains ne laissent subsister aucun doute à cet égard. Il en était de même lorsque les grands personnages défilaient devant le roi ; ils entraient par une porte latérale, suivaient un entrecolonnement et sortaient par la baie opposée.

Les rois sassanides étaient-ils contraints de se montrer : on levait le rideau et les spectateurs devinaient le maître du monde au fond de son immense *talar*, puis on laissait tomber la portière et la cérémonie était terminée. L'audience était-elle privée : le souverain se dissimulait derrière une portière dont la garde était confiée à un grand officier de la Couronne, le *khorem-bach*¹, et causait à travers le voile. Il semblerait donc que les Achéménides aient été plus accessibles que leurs successeurs. Les palais de Suse et de Persépolis ne s'ouvraient pas devant tout venant, cela est certain, mais le roi sentait encore le lien qui le rattachait à la terre.

Les textes perses et pehlvis arrivés jusqu'à nous confirment les inductions tirées de la mise en parallèle des salles où siégeaient les représentants des deux dynasties. Darius se déclare la créature d'Aouramazda et convient de sa qualité d'homme en face du souverain maître de l'univers. Les Parthes et leurs successeurs participent à la puissance céleste, s'intitulent frères de la lune et des étoiles, et se considèrent comme des émanations directes de la Divinité.

Il est encore plus aisé de restaurer le Tagè Kèsra qu'un palais achéménide. On se représente sans peine cette immense façade aux multiples colonnes, ce vaisseau gigantesque au fond duquel trônait le roi et, sur les ailes, les huit galeries remplies des gardes, des officiers et des scribes du palais. En avant de la façade, une cour fermée par de hautes murailles ; derrière le talar, s'ouvrent les appartements privés du souverain et les dépendances du palais : le harem, les casernements des gardes, les écuries royales.

Une question beaucoup plus difficile à trancher que la restitution du plan est celle qui a trait à la décoration extérieure de la façade. On sait aujourd'hui à quel degré de splendeur atteignaient les palais achéménides et parthes. Les Sassanides

¹ Maçoudi. *Prairies d'or*, ch. xxiv. Tr. Barbier de Maynard, t. II, p. 159.

ont laissé un renom de faste trop bien établi pour qu'il soit usurpé. Or, le Tag est un édifice grandiose, bien construit et bien ordonné, mais d'un aspect simple et austère. La brique ne se suffit pas à elle-même; elle donne par sa chaude coloration des fonds charmants, harmonieux, sur lesquels s'enlèvent avec un éclat incomparable les émaux et les ors; seule, elle est fort inférieure à la pierre. Je n'ai pas découvert à Ctésiphon de briques émaillées, et je ne vois pas surtout la place qu'elles auraient pu occuper dans la façade: les frises, les tympans, et toutes les surfaces planes étant construits en briques lisses et appareillées.

Telles ne sont pas les colonnettes et les arcatures bâties avec des matériaux ébauchés comme les parements destinés à recevoir les enduits. Un crépi vite souillé n'eût rien ajouté à l'élégance de l'édifice; mieux valait tailler la brique et la laisser à nu: un revêtement en faïence ne peut s'appliquer sur des colonnes d'un faible diamètre et doit être pris dans le corps de la maçonnerie; un stucage imitant la pierre ou le marbre eût été fragile, mais n'aurait pas disparu sans laisser de traces. Peut-être faudrait-il ajouter foi à une vieille légende, et ne pas traiter de fable ces colonnes d'argent qui, de la base au sommet, garnissaient la façade du Tag. Chaque brique des colonnes et des archivoltas eût été enveloppée d'une légère feuille métallique analogue aux plaques de cuivre doré qui habillent les coupoles et les minarets des plus célèbres sanctuaires de la Perse.

La coutume, déjà fort ancienne à Babylone et à Ninive, de recouvrir de gaines d'or certaines parties des charpentes et des édifices, s'était transmise en Perse, et, si les Achéménides firent un usage discret des métaux précieux dans la décoration des grands palais persépolitains, les auteurs grecs, toujours fort impressionnés par l'étalage brutal de la richesse, nous apprennent qu'il existait à Ecbatane et à Babylone des pavillons dont les colonnes et les tuiles étaient plaquées d'or et d'argent¹. Les plus vieux ouvriers iraniens savaient donc recouvrir les matériaux de terre cuite d'une mince enveloppe métallique. Il devait en être de même des décorateurs sassanides. Les souverains perses, après avoir renoncé aux monuments hybrides des fondateurs de l'empire, aux salles hypostyles, aux plafonds de bois, avaient conservé le goût des ornements brillants

¹ Polybe. *Res Antiochi*, lib. X, xxvii, § 10. — Philostrate. *Vita Appol. Tyan.* Ed. Oléarius, I, § 25.

et retenu l'art de dorer la brique en la dissimulant sous une feuille de métal. Le prix de revient d'une semblable décoration n'était pas excessif. Sans dresser des devis et des détails estimatifs, il suffit, pour s'en convaincre, de se souvenir que nombre de coupoles persanes sont dorées de la base au sommet et que, dans la mosquée de Kâshemeine, entre autres, la dorure métallique a été appliquée sur des coupoles et quatre minarets dont les surfaces réunies excèdent de beaucoup le développement des colonnettes et des minces archivoltés du Tag¹. S'il n'est pas resté à Ctésiphon une parcelle de métal, c'est que le monument a été soumis par les fondateurs de Bagdad à un pillage méthodique². Quand on détruit un édifice pour enlever les briques, à plus forte raison ne néglige-t-on pas des feuilles de cuivre argenté.

Je ne sais si je dois à une longue habitude de l'Iran un enthousiasme un peu excessif pour le génie artistique et le sens coloriste de la nation, mais je considère la façade du Tag, ainsi restituée, comme un monument d'une originalité exquise.

Sous l'influence des pluies et de l'air, les revêtements métalliques avaient dû se couvrir d'une mince patine. Ce vernis atténuait la blancheur de l'argent, qui ne conservait d'éclat que sur les génératrices des fûts et les arêtes des archivoltés frappées par le jour, et communiquait aux colonnes une coloration harmonieuse dont la douceur se mariait avec les roses rompus des briques et les teintes des splendides tissus jetés devant l'ouverture du talar. Et la façade pourtant n'était que le cadre du tableau! Seuls les puissants de la terre pouvaient contempler, derrière les voiles soulevés, la cour et la glorieuse personne du roi des rois.

A l'intérieur, il n'était pas besoin d'avoir recours aux métaux et aux faïences, réservés, encore de nos jours, pour les parties de l'édifice directement frappées par le soleil. Les tapis, les orfèvreries, les étoffes drapées, constituaient la base d'une décoration empruntée aux tentes des peuples nomades et conservée dans les demeures longtemps bâties en matériaux de terre crue.

Peu de pays de l'antiquité ont été plus riches que les plaines comprises entre l'Euphrate et les premiers contreforts des monts Zagros. Ctésiphon succédait à

¹ Jane Dieulafoy. *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, p. 181, 187, 588 et 589.

² Maçoudi. *Prairies d'or*, chap. xxiv. Tr. B. de M., vol. II, p. 187.

Suse et à Babylone, le magisme à un polythéisme plus grossier, et, sous tous les régimes politiques ou religieux, une population compacte peuplait ces plaines bénies où l'eau semblait disputer au soleil le soin de fertiliser la terre.

Les villes touchaient les villes, les canaux couvraient les campagnes de leurs mailles serrées.

Mahomet est venu et avec lui la désolation et la ruine. Des cités, il reste d'innombrables tumulus; des canaux et des campagnes, l'Islam a fait des landes arides ou des marais empestés. Pas un bourg, pas un village. Tous les cinq ou six jours, on rencontre une misérable tribu affaiblie par la fièvre, rançonnée par ses cheikhs, ruinée par les fonctionnaires de tout ordre que Stamboul déverse en Babylonie. Ainsi s'explique la disparition des édifices anciens. Seul le Tagè Kèsra paraissait avoir lassé la rage des premiers Khalifes.

Malgré l'importance de cet édifice et son état de conservation, il était inquiettant d'apprécier et de reconstituer d'après un seul palais, fût-il intact, l'architecture sassanide. Bien que par son style il se rattachât aux vrais types iraniens, l'arc de Ctésiphon constituait-il une exception à d'autres points de vue?

J'éprouvais donc une véritable joie en découvrant, sur les bords de la Kerkha, une construction voûtée remontant à un passé lointain.

A la position du nouveau Tag placé sur un tumulus, à la dimension des briques, à la forme des arcs, on reconnaissait que le monument était antérieur à l'ère musulmane (Pl. VII, VIII, IX). Il ne pouvait non plus être attribué aux Achéménides; je me trouvais donc en présence d'un édifice parthe ou sassanide, et, par cela même, d'un édifice fort intéressant.

Le Tag Eïvan ou Tagè Kerkha ou Kout Gâpân s'élève sur un soubassement relié à une immense enceinte rectangulaire (fig. 55 et 56). Son aspect est celui d'une cathédrale gothique ruinée; on verra plus tard que cette ressemblance n'est pas fortuite. En l'état actuel, il se compose d'une galerie longue d'une vingtaine de mètres, et large de près de neuf; sur la moitié de sa longueur le Tag est détruit, on reconnaît néanmoins que le milieu de l'édifice était occupé par une coupole portée sur un système de trompes et de pendentifs. Le fait peut être établi rigoureusement; mais à défaut de démonstration, il suffit, pour s'en convaincre, de considérer la tête gauche de la galerie et de comparer l'angle formé par les nais-

sances des deux arcs (Pl. VII) aux angles des trois salles à coupole de Sarvistan¹ et de Ferachbad². Au-dessus des arcs, s'étagait la zone des trompes et des pendentifs surmontée elle-même par la coupole. Ce système de suspension est déjà connu ; il n'en est pas de même de l'agencement des voûtes qui forment la couverture du vaisseau.

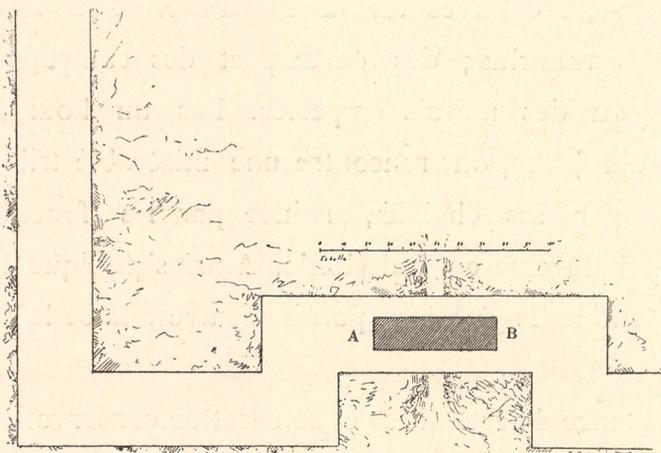


Fig. 55. — Tag Eïvan : Plan d'ensemble.

Au lieu du berceau continu des vieux monuments du Fars ou du Tagè Kèsra, on remarque dans le monument d'Eïvan des arcs épais, servant d'appui à des tympanons dont une partie existe encore (Pl. VII, VIII et IX). Les fenêtres occupent la presque totalité de l'espace compris entre deux arceaux consécutifs (Pl. IX). Les murs verticaux ne peuvent à eux seuls constituer une couverture ; aussi étaient-ils réunis par des berceaux perpendiculaires à l'axe du vaisseau. Les

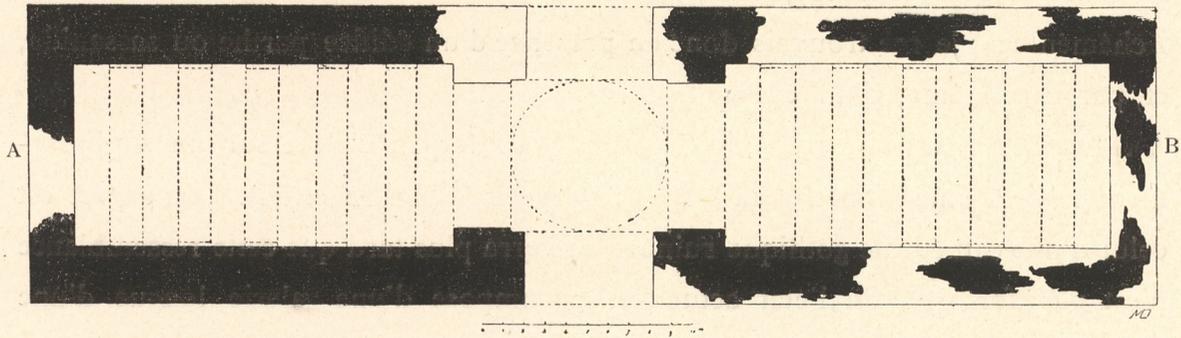


Fig. 56. — Tag Eïvan : Plan des ruines du palais.

voûtains se sont écroulés, mais l'analogie entre le Tag Eïvan et certains monuments persans du moyen âge est si grande, que l'on peut sans danger compléter

¹ Voir Sup., vol. IV, fig. 22, 23, et Pl. III, V et VI.

² Voir Sup., vol. IV, fig. 56, 57, et Pl. XVIII.

la restitution. J'en emprunterai les derniers éléments au Khan Ortma, vieil édifice de Bagdad, construit vers le milieu du XII^e siècle¹. La grande salle du caravansérail, comme la galerie du Kout Gâpân, est surmontée d'arceaux terminés par des tympanes et séparés par des fenêtres. Des berceaux à génératrices

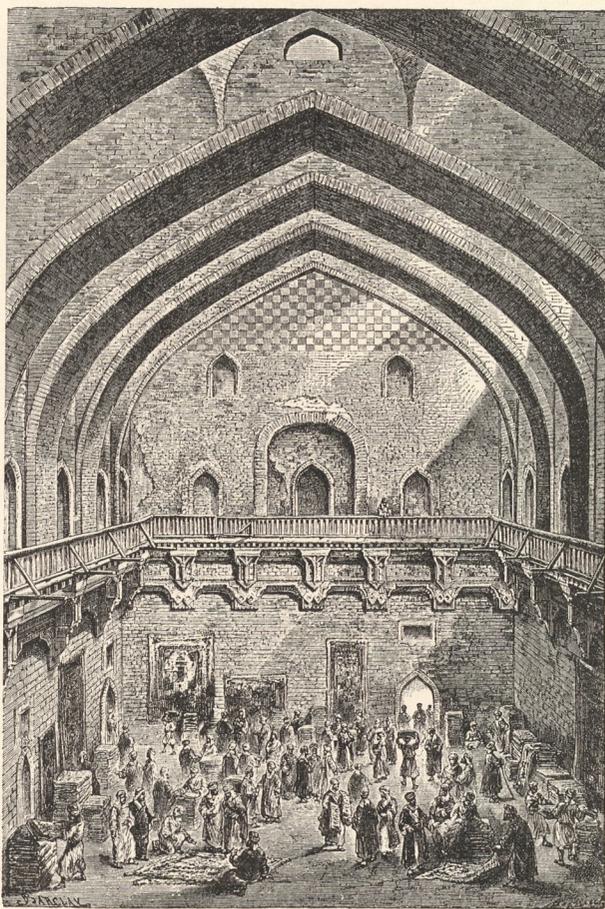


Fig. 57. — Khan Ortma à Bagdad, monument de l'époque des Seldjoucides.

horizontales rejoignent la crête supérieure des murs transversaux et complètent la couverture. Ce sont des voûtains analogues à ceux du Khan Ortma que je propose de jeter au-dessus des arcs du Tag Eïvan. J'ai choisi comme terme de comparaison le caravansérail de Bagdad, parce que ce beau vaisseau est ancien, mais j'aurais pu trouver un modèle dans toutes les villes persanes, tant ce type de construction est usuel.

¹ Jane Dieulafoy. *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, p. 601.

Le très grand intérêt que présente le Tag Eïvan ne réside pas dans la combinaison des voûtains et des arcs en berceau, mais dans la théorie même de leur assemblage.

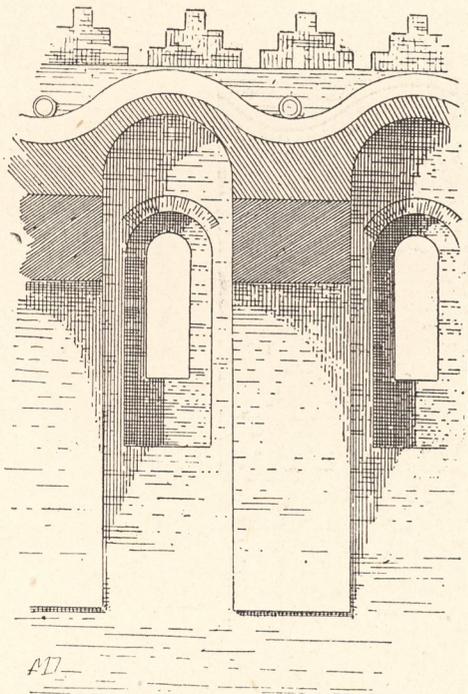


Fig. 58. — Tag Eïvan : Coupe transversale des voûtains.

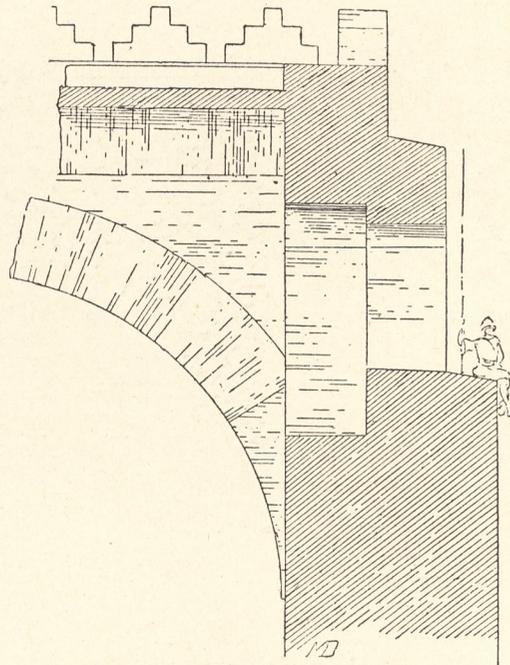


Fig. 59. — Tag Eïvan : Coupe longitudinale des voûtains.

L'architecte de l'Arc de Ctésiphon avait décomposé sa façade en cadres rigides et en maçonneries de remplissage; j'ai fait ressortir l'économie et

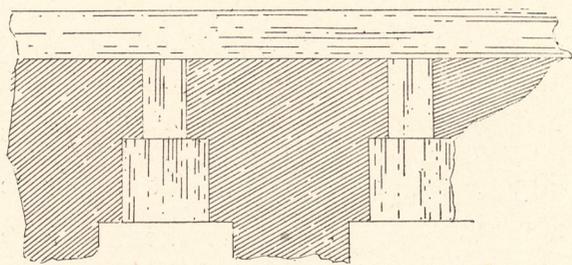


Fig. 60. — Tag Eïvan : Plan des ouvertures.

l'élégance du système. Le constructeur de Kout Gâpân fut encore plus audacieux, et, poussant le principe à sa dernière limite, divisa la voûte en caissons limités par des nervures résistantes — les grands arcs doubleaux — et fermés par des panneaux légers — les voûtains (fig. 58, 59 et 61). Et, comme ces derniers portaient sur des arcs isolés, il évita les murs latéraux entre chaque culée et profita des interruptions des murs pour y disposer les hautes baies du vaisseau. Le monument se composait donc : d'arcs

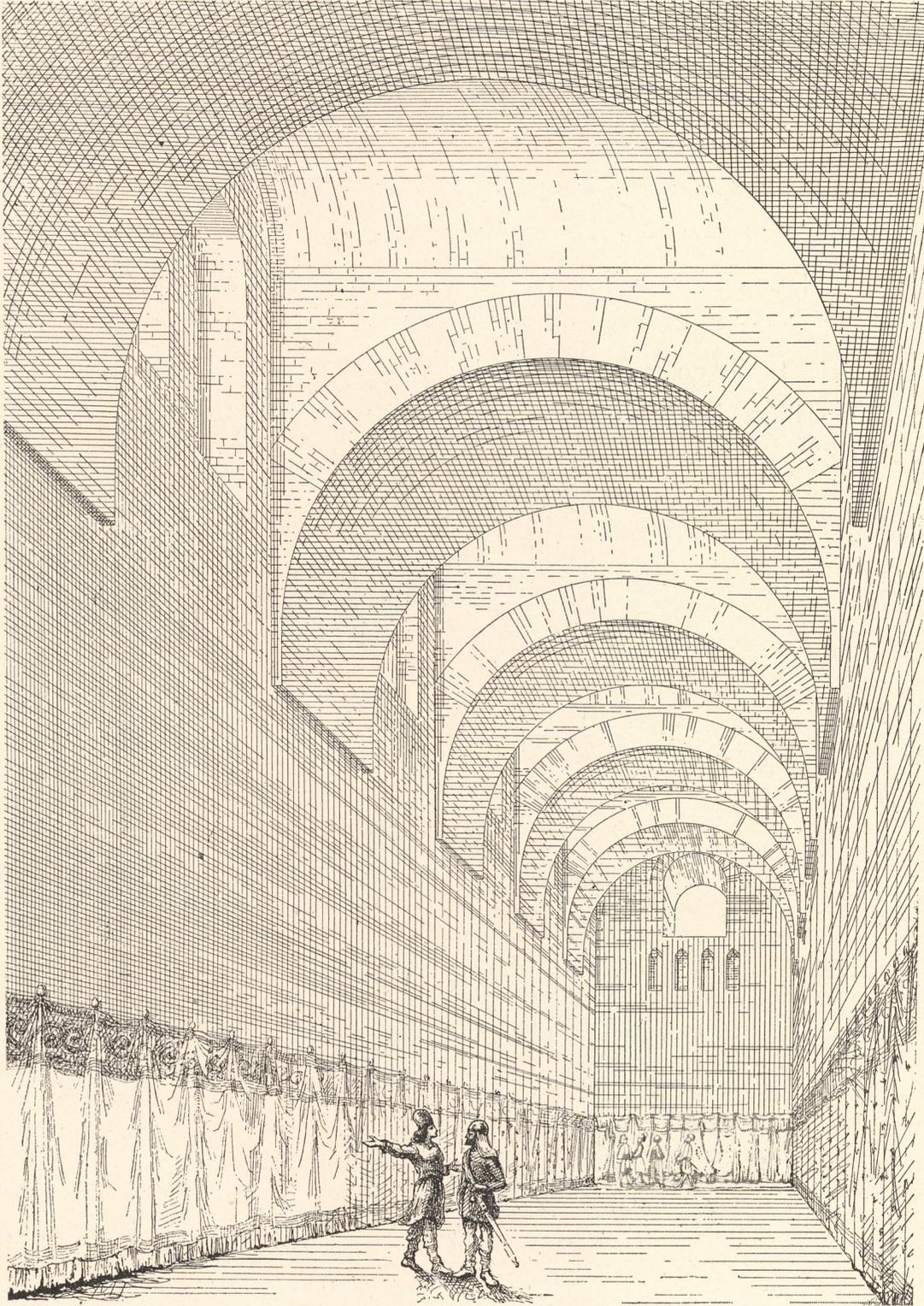


Fig. 61. — Galerie restaurée du Tag Eivan.

rigides, de remplissages légers et de contreforts solides sur lesquels venaient buter les arceaux et, par conséquent, toute la voûte. Les dispositions adoptées au Tag

Eïvan étaient massives mais fort ingénieuses, car la décomposition de la couverture en nervures et remplissage avait pour effet de diminuer le poids et la poussée de la voûte, tandis que le transport des forces agissantes et destructives sur des points limités conduisait à substituer, aux murs continus d'épaisseur uniforme, des appuis isolés, rigides et économiques à construire quoique résistants. Il y a loin de la nef d'Eïvan, isolée sur toutes ses faces, à ces palais massifs où la moitié des pièces contribue ou étaye les salles centrales.

Pas plus que l'ogive au moyen âge, l'ellipse n'est caractéristique des monuments de la Perse antique. Achéménides et Sassanides eurent recours à cette courbe dont ils avaient éprouvé les propriétés remarquables, mais il n'est pas un de leurs édifices où ils ne firent concurremment usage des pleins cintres et des voussures surhaussées : de ceux-là, quand les portées étaient faibles et les poussées peu redoutables; de celles-ci, quand les berceaux ou les coupoles avaient une grande ouverture.

Je n'ai donc pas été surpris, après avoir relevé les naissances des arcs doubleaux du Tag, de constater que la courbe de l'intrados était circulaire et décrite avec un rayon égal à la demi-largeur de la nef diminuée de la saillie de l'arc doubleau sur le nu du mur. L'emploi du plein cintre au Tag Eïvan, comme dans tous les monuments perses, était commandé par la faible portée de la voûte.

Jusqu'aux naissances, les arcs sont montés par assises horizontales (Pl. VII et VIII) : c'est l'application de la vieille méthode iranienne que j'ai eu si souvent l'occasion de citer; mais, à partir du joint de rupture, les briques sont normales à la douelle et perpendiculaires au plan des têtes; il a donc fallu les faire reposer sur un cintre. Cette dérogation aux vieux errements locaux est une conséquence du mode de construction adopté. Un berceau qui s'appuyait sur le parement d'un mur se tournait sans supports provisoires. Il n'en était pas de même des arcs isolés. Au reste, l'unique cintre qui servait à jeter tous les arcs pouvait être construit avec des bois coupés le long du fleuve. Quant aux voûtains de remplissage, ils étaient bâtis par tranches.

Je ferai encore deux remarques au sujet du Kout Gâpân. La première est relative aux retraites extérieures des murs du vaisseau (fig. 59 et 62). Comme dans le Tagè Kèsra, les façades comportent trois étages, dont l'épaisseur diminue avec la hauteur de l'édifice. Le premier gradin monte du sol aux

accoudoirs des fenêtres, le deuxième, des accoudoirs au-dessus des naissances des formerets, et le troisième, de ce point à la crête supérieure des murs. J'ai déjà signalé l'excellence d'une pareille disposition. Tout en assurant à la construction une rigidité et une stabilité suffisantes, cette répartition des matériaux permet de diminuer dans une forte proportion le cube des maçonneries. D'aussi minutieuses précautions ne semblèrent pas suffisantes à l'architecte du

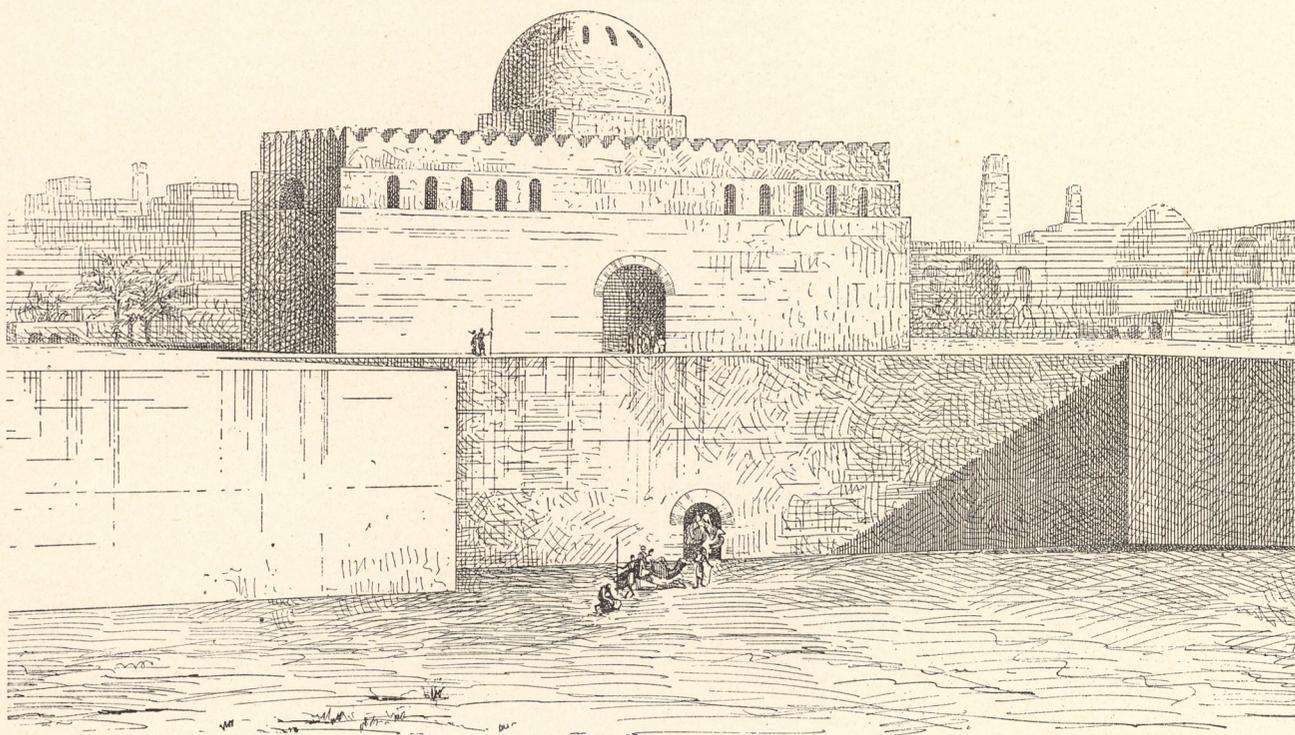


Fig. 62. — Élévation du Tag Eïvan (restitution).

Kout Gâpân. Afin de mieux combattre les dislocations partielles de son œuvre, il multiplia les chaînages de bois dur que l'on voit déjà apparaître à Ctésiphon et donna ainsi une cohésion factice aux diverses parties du monument¹.

Le Tag aurait nargué les injures du temps, mais n'a pu se défendre contre le vandalisme des hommes.

Si l'on était étranger aux mœurs de l'Orient, il serait peut-être malaisé de reconnaître l'affectation du monument d'Eïvan. Le Tag était un *biroun*. Bâti au-dessus d'une courtine, il devait commander la grande porte de l'enceinte,

¹ Les gaines des chaînages sont très apparentes sur l'arrachement de la culée droite (Pl. VII).

la véritable agora de la cité orientale. Le seigneur qui l'habitait surveillait, de ses appartements, les mouvements de la population, et jouissait en même temps d'une vue merveilleuse, à l'ouest, sur la ville, au nord, à l'est et au sud, sur le cours sinueux de la Kerkha et les campagnes arrosées par le fleuve. La grande nef d'Eïvan était isolée, mais derrière la galerie se trouvaient des logements nombreux, aujourd'hui disparus. Des monceaux de briques, de ruines, des *zirzamins* (habitations souterraines) comblés indiquent leur position et leur étendue.

On ne saurait comparer les proportions modestes du Tag Eïvan aux dimensions colossales de l'Arc de Ctésiphon, pas plus que l'autorité d'un gouverneur de ville ou de province à la puissance d'un Chapour ou d'un Kosroës. En tenant compte de la distance sociale des propriétaires, on reconnaît cependant, dans le petit édifice des bords de la Kerkha, une réduction des monuments royaux faite à l'échelle de son possesseur. Ce fait est à noter, il est en opposition directe avec la tradition achéménide.

Le *Khchâytiya* souhaitait une demeure qui ne rappelât en rien l'habitation de ses esclaves, et se plaisait à prendre le contre-pied du type usuel des constructions perses. Les Parthes, venus après les Séleucides, rompirent avec la tradition persépolitaine, revinrent pour leurs palais à une disposition plus rationnelle, mais firent encore de nombreux emprunts à l'Occident. Les rois sassanides, dont l'avènement fut le prélude d'un retour exagéré vers les traditions nationales, se contentèrent d'agrandir la vieille maison des habitants du Fars. Il faut attribuer à cette raison les analogies du Tagè Kèsra et du château de Firouz-Abâd.

Une enceinte aussi considérable que celle d'Eïvan correspondait à une grande cité. Il est cependant fort difficile d'identifier les ruines amoncelées autour du Tag à une ville perse ou élamite. Les documents font défaut et, à moins de découvertes nouvelles, on ne parviendra pas à donner une solution définitive du problème.

Le Tag Eïvan est situé à vingt-six kilomètres au nord-ouest de Suse. En se rendant du tumulus royal au monument sassanide, on longe une chaîne à peu près indiscontinue de petits *tels*. Ce sont d'abord des monticules de peu d'élévation, puis, à deux heures de la citadelle, on rencontre le *tel Soleïman*, dans lequel je verrais les ruines d'un *Zigourat*; plus loin le grand tumulus de Cindjar qui

recouvre une forteresse ou les ruines d'un palais. Vis-à-vis Cindjar, sur la rive droite de la Kerkha, s'élève le Tag Eïvan. A partir du Tag, cesse la région des grands tumulus qui reprend à quatre-vingts kilomètres au delà pour conduire jusque dans les environs d'Amarah, c'est-à-dire jusqu'à la rive gauche du Tigre, distante environ de deux cents kilomètres de l'acropole susienne.

Faut-il comprendre les *tels* de Cindjar et même le Tag Eïvan dans l'enceinte de Suse et les considérer tous deux comme la limite de ces grandes oscillations battues de tous temps par les villes perses? Faut-il les considérer comme les ruines de villes distinctes?

Au retour de mon premier voyage, j'aurais été porté à voir dans Eïvan l'ancienne Badaca (Mandaktou) des inscriptions assyriennes. S'il en eût été ainsi, les limites de Suse et de Badaca eussent été confondues. Je me rangerais aujourd'hui à une hypothèse un peu différente.

Lorsque la Perse se reconstitua sous le règne des Sassanides, les rois sentirent la nécessité de relier la Susiane et Ctésiphon d'une manière permanente et firent jeter des ponts sur les rivières qui séparaient la capitale de l'Elam du Tagè Kèsra. Deux de ces ouvrages, ceux de Chouster et de Dizfoul, sont en partie debout; il en existait un troisième sur la Kerkha, dans les environs du Tag Eïvan. Des forteresses défendaient l'entrée des ponts : on montre encore à Chouster la Kaleh Seleucè, dont quelques parties sont sassanides; Dizfoul a conservé le nom d'un ouvrage défensif¹. Autour des forts se créèrent des villes, d'autant plus florissantes qu'elles accaparèrent les marchés de l'Elam.

Suse, déjà bien déchue de sa grandeur passée, déclina devant des rivales qui s'agrandirent de ses dépouilles. Je ferai remonter à cette époque la prospérité d'Eïvan.

Prospérité bien factice, car la ville est bâtie sur une langue de terre séparée de la Susiane par le fleuve, et des alluvions du Tigre par une lande rocheuse large de vingt lieues et condamnée de tout temps à la stérilité. L'absence déjà signalée de ruines et de tumulus dans cette région déserte est significative. Le pont d'Eïvan se rompit; il ne fut pas réparé. Les caravanes, arrêtées plus de huit mois de l'année par les grosses eaux de la Kerkha, oublièrent le chemin d'Eïvan, et

¹ Dizfoul dérive de diz-è-poul, forteresse du pont.

reprirent pour aller au Tigre, soit la route de Kermancha, soit la route de Waïs et d'Awass. La ville ne vivait que du pont, elle déclina, s'anéantit. Sa mort fut bien rapide, et l'oubli dans lequel elle tomba, bien profond, puisque les nomades ne détruisirent pas, pour en voler les matériaux, le palais dont on voit encore les derniers débris. Eïvan et Suse ne seraient donc pas seulement des villes distinctes, mais des cités ayant eu leur développement maximum à des époques différentes.

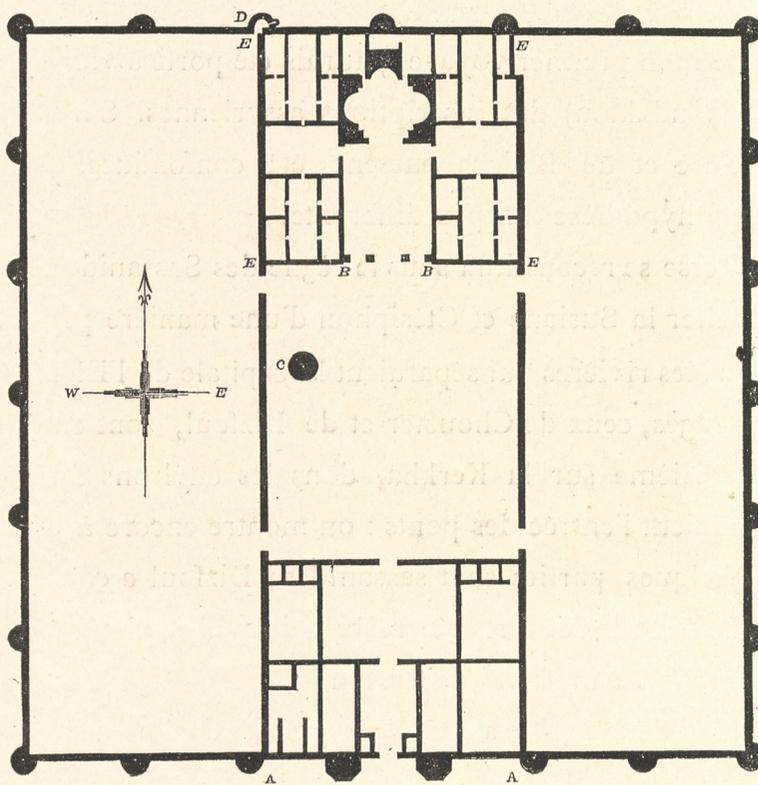


Fig. 63. — Plan du palais de Machita.

M. Tristram a relevé, au cours de son exploration en Palestine, un singulier édifice. Ce monument, fort ruiné du reste, se trouve dans les plateaux déserts qui dominent les rives orientales de la mer Morte, et à soixante kilomètres environ à l'est de l'embouchure du Jourdain.

Au seul aspect des plans et des photographies rapportées par le voyageur¹, on

¹ The Land of Moab. — London. John Murray. — C'est à l'ouvrage de M. Tristram que j'emprunte les dessins (63, 65, 67, 68) et la description du palais de Machita.

reconnait un monument des derniers siècles qui précèdent l'évolution musulmane. La forme corinthienne que conservent encore les chapiteaux (fig. 64¹ et 68) semblables à ceux de quelques églises de la Syrie centrale, l'ornementation empruntée, croirait-on, à une mosquée de l'Andalousie et un long texte pehlvi, gravé tout autour de l'édifice, témoignent en faveur de cette date.

Faut-il ranger le palais de Machita au nombre des monuments sassanides perses? Je le pense, bien que, par sa situation topographique et le style des ornements, il relève des influences byzantines.



Fig. 64. — Salle centrale.

J'insisterai peu sur le plan, tant il ressemble à ceux que j'ai eu l'occasion de décrire

Une enceinte carrée de 153 mètres de côté, flanquée de tours à ses angles et sur les faces, comprend l'édifice. L'enceinte est divisée en trois bandes longitudinales. La zone centrale comprend d'abord, comme à Hatra, des logements confus, puis une cour avec deux puits, et enfin le palais. Au centre de celui-ci, la salle du trône couverte d'une coupole sur pendentifs; à droite et à gauche, des pièces voûtées en berceau. La disposition de la salle centrale (fig. 64) avec ses niches semi-circulaires, ses grands arcs évidés, serait de tous points remarquable, si l'édifice de Machita n'était sans doute postérieur à Sainte-Sophie.

¹ D'après Rawlinson (*The Seventh great oriental monarchy*), p. 595.

Quatre piliers énormes, appuyés eux-mêmes sur les murs des salles latérales, soutiennent le dôme et contrebutent ses poussées.

Le mur d'enceinte est construit en pierres appareillées avec beaucoup de soin. L'édifice lui-même est en brique, sauf les fondations, les piliers des chapiteaux et une zone où l'on a gravé la longue inscription pehlie dont il a été fait mention. Les briques sont carrées, ont 0^m076 d'épaisseur et 0^m46 de côté. Ces dimensions et cette forme, qui surprisent beaucoup M. Tristram, sont à peu de chose près communes à toutes les briques sassanides, relativement plus plates

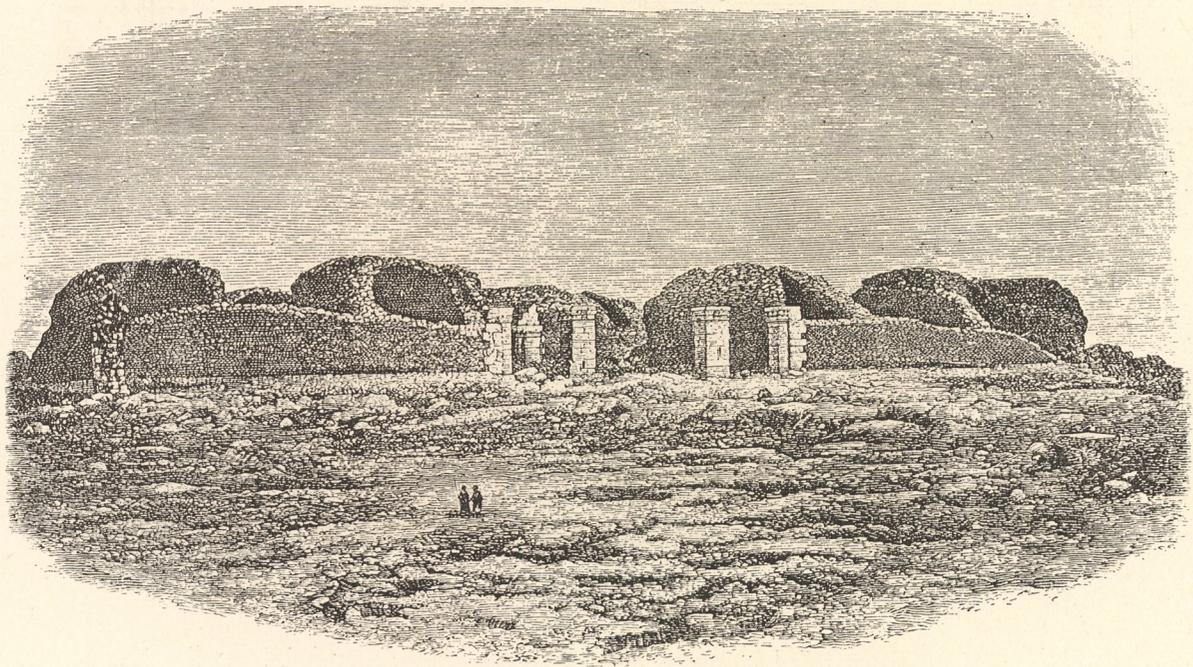


Fig. 65. — Vue générale du palais de Machita, prise de la cour intérieure.

que celles fabriquées en Perse, sous les Parthes et les Achéménides. En outre, elles sont posées tour à tour sur leur lit et sur leur tranche, et reliées par d'épaisses couches de mortier. Les Assyriens, les Égyptiens, les Perses connurent cet appareil et trouvèrent, dans les maçonneries alternées, des motifs de décoration parfois heureux. J'ai relevé l'application de cette méthode, difficile à défendre si on se place au simple point de la statique, dans le palais de Sarvistan et sur les parements d'un canal d'irrigation sassanide des environs d'Awass.

Le véritable intérêt du palais de Machita réside dans la décoration luxuriante de ses façades.

Le motif central de l'enceinte (fig. 66) comprenant la porte extérieure, deux grandes tours octogonales, A, A (fig. 63) et leurs courtines, repose sur un soubassement en assez bon état de conservation.

Un socle, aux profils vigoureux (fig. 66¹ et 67), porte une haute plinthe divisée en triangles, par une moulure. Chaque triangle est décoré d'un fleuron en

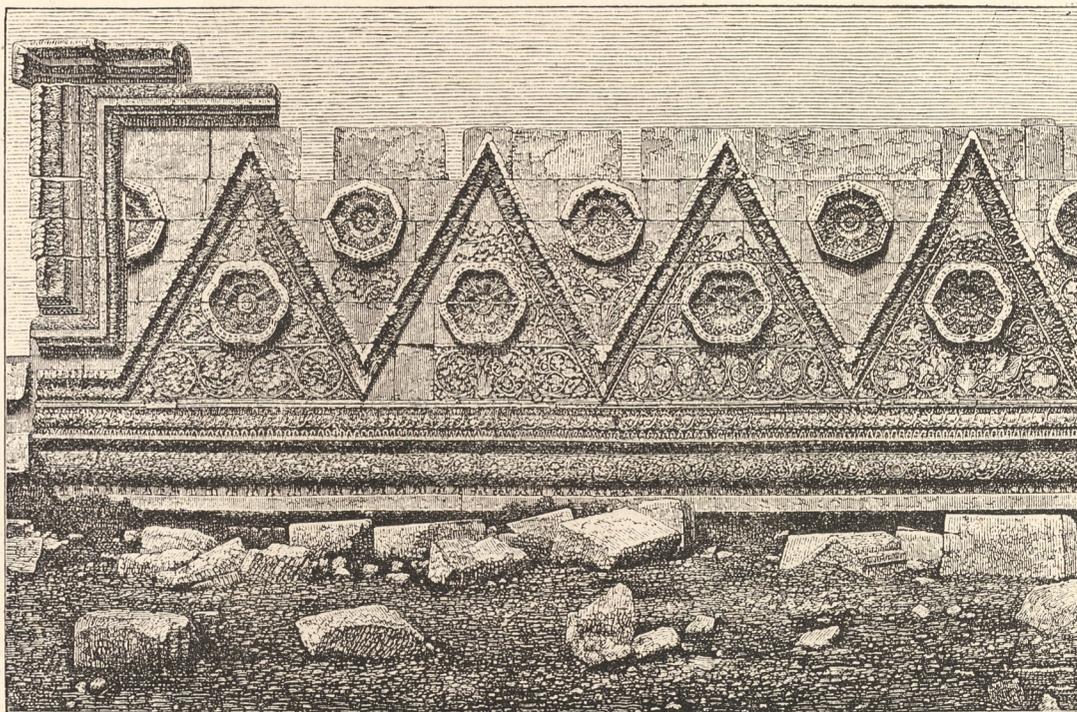


Fig. 66. — Soubassement du mur d'enceinte (parties A A du plan général).

haut relief et de deux rinceaux formés par des ceps de vigne chargés de feuilles et de raisins. Les souches s'échappent d'un vase entouré de fauves; dans la treille jouent des oiseaux. Les côtés des triangles sont couverts de feuilles d'achante, les moulures de la base, d'ornements frustes et mal venus dans la photographie. Quoique compliquée, la décoration se lit aisément et me paraît moins touffue que l'ornementation des tympans de Sainte-Sophie avec lesquels les triangles de Machita ont des analogies fort explicables.

Je franchis la porte et je pénètre à l'intérieur de l'édifice. On y remarque les chapiteaux de la porte centrale du palais ornés de deux rangées de feuilles

¹ Rawlinson. L. c., p. 597.

d'achante (fig. 68) et, sous la coupole, le couronnement des pilastres qui portaient la retombée des pendentifs (fig. 65). Il est fâcheux que les chapiteaux,



Fig. 67. — Détail du soubassement.

comme les fragments des archivoltés moulurées de la porte centrale du palais, n'aient pas été dessinés ou photographiés à grande échelle. J'en dirai tout autant de la modénature qui échappe ainsi à toute étude critique.

Les caractères saillants des sculptures extérieures résident surtout dans la grande division triangulaire de la plinthe, dans le choix des sujets et leur mode d'exécution.

Le triangle équilatéral est un des éléments les plus caractérisés de la décoration susienne-achéménide, et, à ce titre, le monument relève franchement de la Perse. Les rinceaux, si fréquemment employés à Athènes, Rome et Byzance, sont

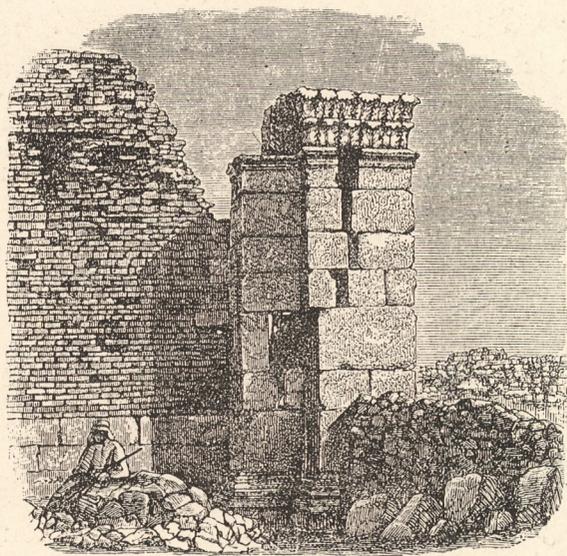


Fig. 68. — Pilier B de la porte intérieure.

sans doute d'origine grecque, mais ils se montrent chargés de feuilles de vigne et de raisins dans les monuments parthes du premier siècle de notre ère, dont j'ai signalé la haute importance historique¹, et dans les monuments et l'orfèvrerie sassanides de style perse très pur. C'est également dans les édifices de l'époque des Arsacides qu'apparaissent les sculptures un peu sèches et à fleur de pierre si usuelles en Orient, dès le règne de Constantin. Seules les feuilles d'achante rappellent les arts classiques.

Le palais de Machita se rattacherait, par son plan, son mode de construction et ses ornements, aux grandes traditions perses; le *rendu* des sculptures serait plus spécialement byzantin. Il représente la dernière expression d'un art en décadence qui ne cherche plus l'expression de la beauté dans la pureté des formes, mais dans le luxe et la profusion des décors.

¹ Voir Sup., §§ II et III, fig. 11, p. 27.

Si on s'en rapporte aux indications fournies par M. Tristram, le palais de Machita semble avoir été abandonné en cours d'exécution : la porte extérieure est épannellée; on ne trouve pas sur le sol de matériaux brisés, mais on voit à pied d'œuvre des pierres prêtes à être posées, qui n'ont jamais été mises en place. Certaines salles ne paraissent pas avoir été couvertes.

Les travaux auraient donc été interrompus.

Un pareil arrêt doit correspondre à un fait historique saillant, peut-être à la défaite de Kosroës II.

On sait que, sous le règne misérable de l'empereur Focas, Kosroës Purvis à la tête d'une armée perse envahit le nord de la Syrie et l'Asie Mineure (611). Le monarque sassanide marcha sur Damas, conquît la région du Jourdain au centre de laquelle se trouvait Machita, prit d'assaut Jérusalem, pénétra en Egypte, à Péluse, en Cyrénaïque, et, pour quelques années, exerça l'hégémonie sur les satrapies éparses de l'empire des grands rois.

Kosroës II traînait à sa suite neuf cent soixante éléphants, deux mille chameaux, six mille chevaux, trois mille concubines; seul des souverains de cette époque, il était assez riche et assez puissant pour élever, en plein désert, des palais qui lui servaient de gîte quand il se rendait de Ctésiphon dans ses nouvelles provinces.

Cette étonnante prospérité dura quatorze ans, puis Héraclius succéda à Focas (623) sur le trône de Byzance.

Le nouvel empereur chassa d'Egypte et de Syrie les armées sassanides, pénétra au cœur de l'Iran, conquît Ispahan et amena en captivité la fleur de la noblesse perse. A la suite d'une seconde campagne, Héraclius atteignit les rives du Tigre. Kosroës prit la fuite et se fit donner la mort par son propre fils.

Le palais de Machita, commencé vers l'an 612, aurait été déserté en 623, et abandonné pour jamais, avant d'être fini. Ce serait donc une œuvre du commencement du VII^e siècle.

Je ne vois pas de raison archéologique ou constructive qui s'oppose à l'adoption de cette date.

Les différences notables que présentent les palais de Ctésiphon et de Machita tiennent à des causes multiples. Le premier, de style perse le plus pur, était construit en brique et décoré, faute de pierre, avec des ornements de plâtre et

des métaux précieux ; ses dimensions extraordinaires, les draperies qui l'ornaient achevaient de le rendre digne de son puissant propriétaire ; celui-ci bâti, avec des pierres superbes, dans un pays où florissaient les arts byzantins, captivait les regards par un développement de sculpture tout à fait inusité.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'un édifice bâti, je ne saurais passer sous silence le Tagè Bostan, dont les sculptures ont le double avantage de fournir des motifs

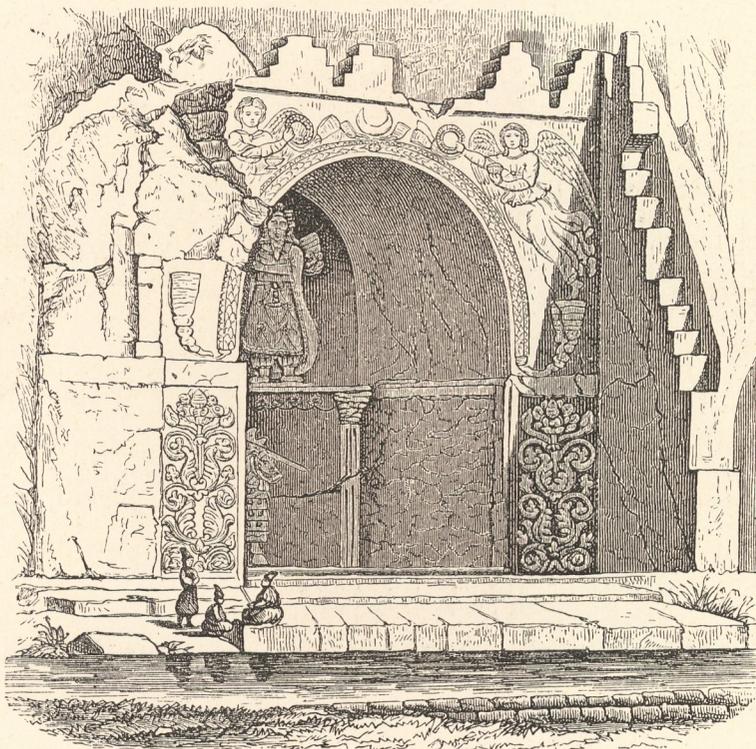


Fig. 69. — Tagè Bostan. Vue d'ensemble.

incontestés d'ornements sassanides perses et de montrer l'unité d'origine de ces ornements et de ceux qui couvrent les murs du palais de Machita.

Le Tagè Bostan (fig. 69), situé dans les environs de Kermancha, remonte à l'époque de Kosroës II, le vainqueur de Focas. Il serait donc contemporain du palais de Machita et des derniers successeurs d'Ardéchy ; il n'en est pas moins curieux.

Le monument, taillé à même les rochers qui surplombent le ruisseau de Kermancha, représente un talar voûté de 6^m20 de largeur¹.

¹ Toutes les figures sont reproduites d'après l'ouvrage de M. F. Flandin (*Voyage en Perse*, vol. I, Pl. I à XII).

Les pilastres extérieurs (fig. 69 et 71) sont couverts de rinceaux et de fleurs, l'archivolte, en forme de couronne ouverte, laisse flotter ses rubans sur la partie basse des tympan (fig. 70); dans les triangles supérieurs volent des victoires ailées tenant de la main gauche une coupe à libation et de la droite la couronne triomphale (fig. 72). L'édifice se termine par un crénelage à gradins.

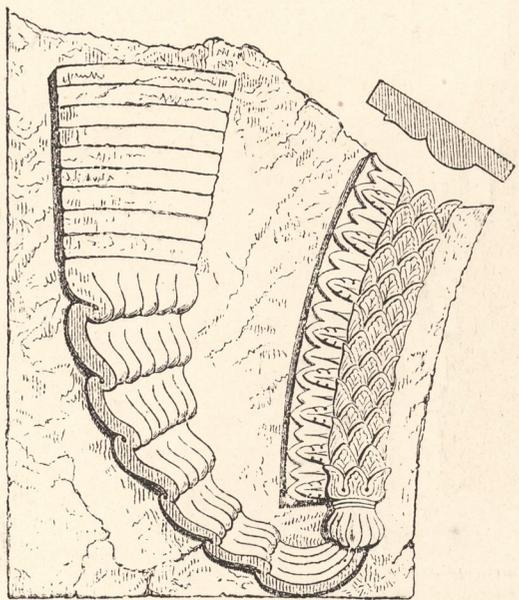


Fig. 70. — Retombée de l'archivolte.



Fig. 71. — Pilastre extérieur.



Fig. 72. — Victoire ailée.

Des scènes de chasse, fort compliquées, tapissent les murs latéraux. La troisième face de la pièce est divisée en deux sections. Dans le registre inférieur, un bas-relief équestre représentant Kosroës armé de toutes pièces, casque en tête et lance au poing (fig. 103). Le portrait du roi est compris entre deux pilastres et surmonté d'une litre garnie de feuillages (fig. 74). Tout le registre supérieur est occupé par une scène symbolique. Je ne parlerai pas des reliefs qui seront décrits plus tard¹, mais je mettrai en parallèle le Tagè Bostan et les six chapiteaux sassanides d'Ispahan.

Ces chapiteaux, je le ferai remarquer tout d'abord, se réduisent à l'épannelage grossier des ornements corinthiens: astragale, échine volumineuse et tailloir.

¹ *Infrà*. Sculpture sassanide, § VIII, p. 120.

Les sculpteurs sassanides, comme les sculpteurs parthes, descendaient la pente qu'avaient gravi les Grecs quand ils étaient partis des chapiteaux de Théra et de Coron¹ pour aboutir à la composition si gracieuse dont on fait honneur aux artistes de Corinthe.

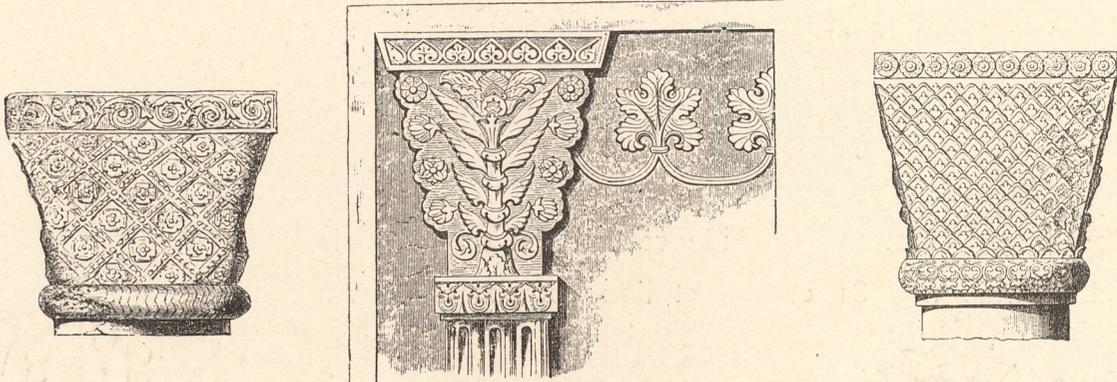


Fig. 73. — Chapiteau d'Ispahan.

Fig. 74. — Chapiteau de Tagé Bostan.

Fig. 75. — Chapiteau d'Ispahan.

Il est difficile, au premier abord, de reconnaître dans la décoration des deux chapiteaux (fig. 78 et 79), le lotus égyptien ou plutôt le lotus transformé par les modeleurs achéménides. La paraphrase est assez compliquée. Isolez pourtant le centre des rinceaux (fig. 78, 79 et 80), et vous reconnaîtrez, sous l'aspect foliacé



Fig. 76.

Fig. 77.

Fig. 78.

Fig. 79.

Chapiteaux d'Ispahan.

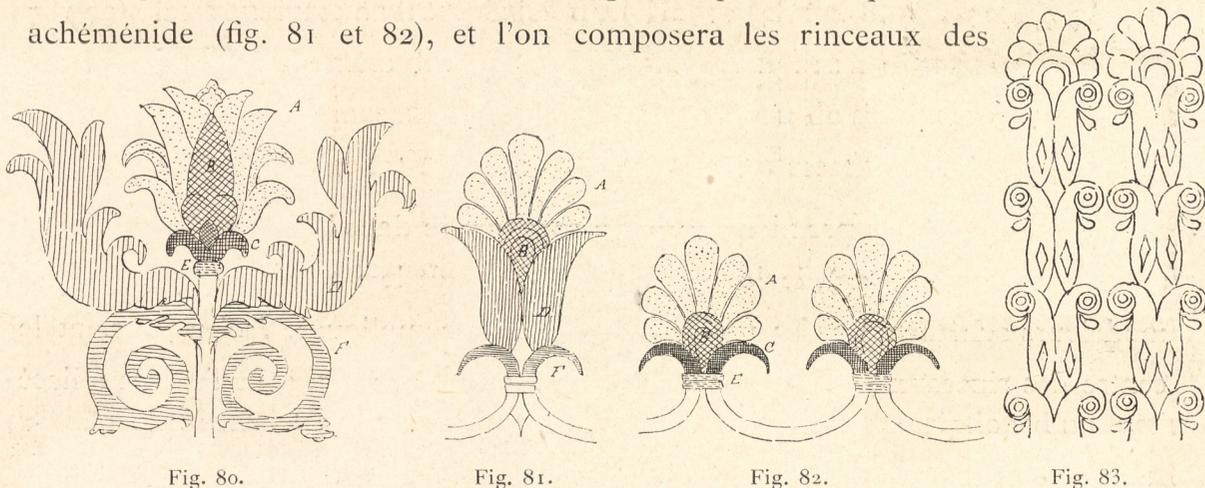
qui les déguise, les palmettes des frises susiennes (fig. 81 et 82) portées sur les deux pétales lotiformes recourbés qui ont donné naissance, d'une part, à la volute grecque² et, d'autre part, aux crochets de la palmette perse (fig. 81 et 82). L'identité d'origine est rendue, je crois, manifeste dans les dessins (fig. 80 et 81) où j'ai couvert des mêmes teintes les éléments comparables.

¹ Blouet. Expéd. de Morée, I, pl. xvii.

² Voir Sup., vol. III, § IV, le chapitre relatif à l'origine égyptienne du chapiteau ionique grec.

Reprenez le motif isolé, et, le considérant comme une unité, replacez-le au milieu de ses pétales et sur son pédoncule. Vous vous convaincrez alors que la seule distinction qui se puisse établir entre les dessins antiques et les tracés sassanides provient de la surabondance et de l'exubérance de la décoration : au lieu d'employer isolément la feuille droite et la feuille recourbée, les artistes arrivèrent à combiner les deux formes, afin d'enrichir ou de rajeunir un ornement qu'ils considéraient, non sans raison, comme bien ancien.

Que l'on engage maintenant, les uns au-dessus des autres, les ornements lotiformes des chapiteaux (fig. 78) ou (fig. 79), et que l'on termine cette pyramide florale par le motif sassanide central qui remplace la palmette achéménide (fig. 81 et 82), et l'on composera les rinceaux des



pilastres (fig. 71) ou des chapiteaux (fig. 74) du Tagè Bostan, et, dans la mesure indiquée, les peintures des mains courantes susiennes (fig. 83). Après avoir décrit cette dernière évolution du lotus, on n'aura pas de peine à reconnaître, dans les cordons de feuilles de vigne (fig. 74), le tracé de la frise fleuronnée (fig. 82) qui court sous les doryphores et les lions susiens. L'artiste qui traça le chapiteau plat du Tagè Bostan (fig. 74) avait un tempérament plus personnel que ses contemporains, mais il n'abandonna pas, cependant, les motifs superposés de la rampe susienne; il remplaça seulement les corolles de lotus par les *vols*, si usuels sous les derniers sassanides¹. Ce sont encore des dérivés des mêmes éléments lotiformes que l'on retrouve sur les astragales (fig. 74, 75, 77). Les tailloirs sont couverts de dessins également bien connus; l'un est romain; les autres, qui reproduisent des marguerites ou des arcatures, franchement orientaux. Enfin, si les

¹ Inf., p. 128, monnaies de Varahram II.

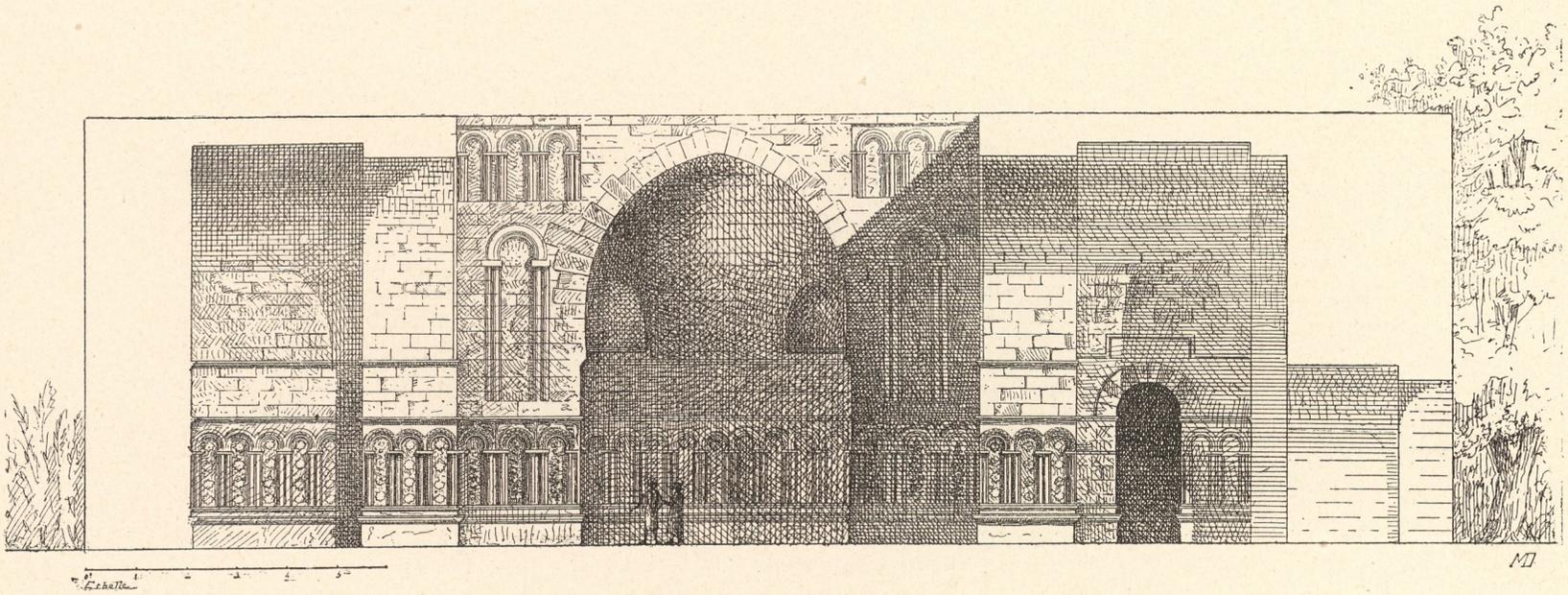


Fig. 84. — Coupe transversale A B.

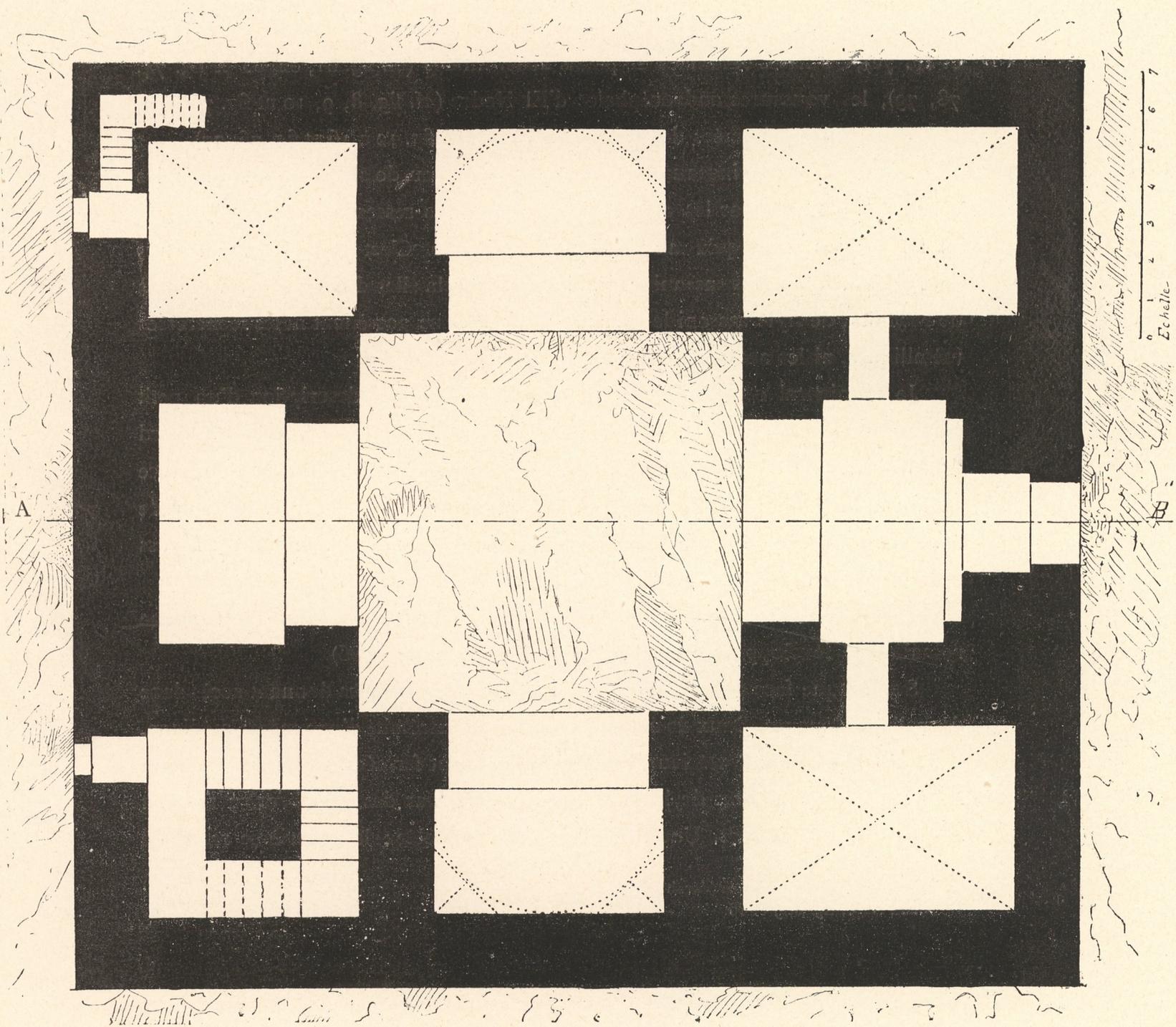


Fig. 85. — Monument de Rabbath-Ammân : Plan.

échines ou kalathos (fig. 78, 79) reproduisent des broderies, les échines (fig. 76, 77) portent des personnages royaux couronnés du *vol*, qui surmonte souvent la tiare souveraine¹. On se souvient que les Parthes, les premiers, avaient introduit l'emploi de la figure humaine dans la décoration des chapiteaux².

En résumé, tous les motifs du Tagè Bostan sont sassanides-iraniens et dérivent directement de documents indigènes ou d'ornements occidentaux empruntés aux écoles romaines. Je citerai à l'appui de cette filiation : un fragment de tore lauré retrouvé dans les ruines parthes du tumulus susien (cf. fig. 27, 28 et fig. 76, 78, 79), les monnaies de Vononès et le bas-relief de Gotarzès (cf. fig. 42 et fig. 72), les frises émaillées de palais achéménides (cf. fig. 81, 82, 83 et fig. 74, 78, 79), les voussures androcéphales d'El Hadre (cf. fig. 8, 9, 10 et fig. 76, 77), et les sculptures exhumées des ruines de Warka (cf. fig. 12 à 16 et fig. 76, 77).

Les frises et les rinceaux du Tagè Bostan ont peu de saillie; comme tous les ornements modelés par les artistes de Ctésiphon, ils ressemblent à une broderie en bosse bien plus qu'à un découpage guilloché. C'est là un caractère très spécial des décorations sassanides-iraniennes. En cela elles diffèrent des sculptures de Machita, de style sassanide-byzantin, dont elles ne possèdent ni les sécheresses métalliques, ni les accents vigoureux.

Je terminerai cette trop courte nomenclature par la description d'un petit édifice fort intéressant, situé à Rabbath-Ammân, à quelques myriamètres au nord de Machita. Je dois les dessins inédits de ce monument à l'extrême obligeance de M. Mauss, l'éminent restaurateur du Saint-Sépulcre et le collaborateur de M. de Saulcy dans sa mission sur les rives de la mer Morte. Je prie M. Mauss de vouloir bien agréer l'expression de ma reconnaissance.

Le monument d'Ammân, compris dans une acropole fortifiée de l'époque romaine, se développe autour d'une cour carrée (fig. 85 et 86).

Sur chaque face de la cour s'ouvrent des arcades ogivales donnant accès dans des salles oblongues. Deux de ces salles, situées à l'extrémité d'une même médiane, communiquent avec l'extérieur, les deux autres sont fermées. Les vides laissés à l'extérieur, entre les bras de la croix, sont occupés par des chambres en relation avec un des vestibules. Une troisième pièce est isolée; la quatrième renferme

¹ Inf., p. 128, monnaies de Varahram II, et p. 163, note 1.

² Voir Sup., fig. 8, 9 et 16.

un escalier qui dessert les terrasses : on trouve un second escalier dans l'épaisseur du mur d'enceinte. Les *talars* et les vestibules sont couverts de demi-coupoles sur pendentifs, pareilles à celles de Sarvistan.

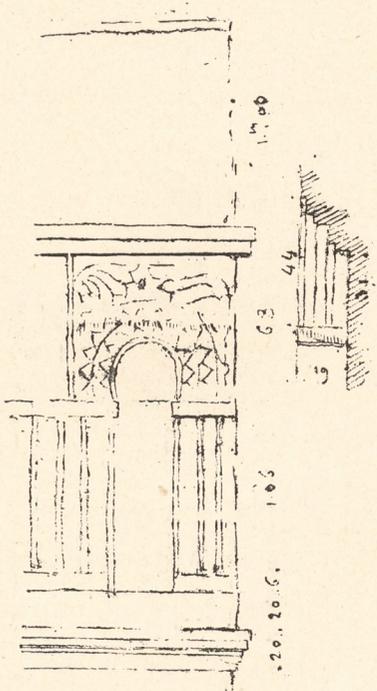


Fig. 86. — Lambris.

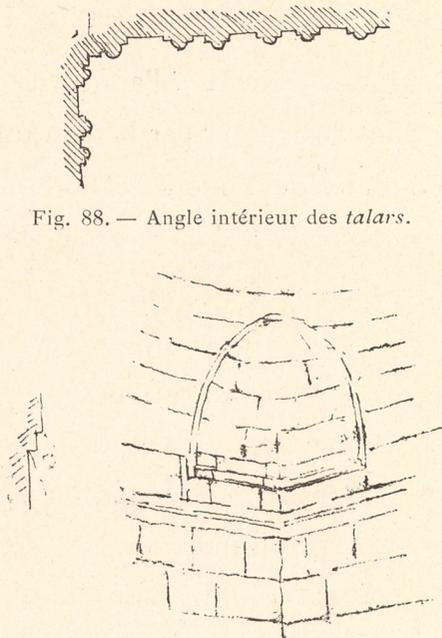


Fig. 88. — Angle intérieur des *talars*.

Fig. 87. — Détail des trompes.



Fig. 89. — Angle extérieur des *talars* et retombée des grands arcs.

Des arcatures (fig. 84, 86, 93), que l'on dirait empruntées au Tagè Kèsra, forment un haut lambris qui tapisse les murs de la cour et des pièces adjacentes.

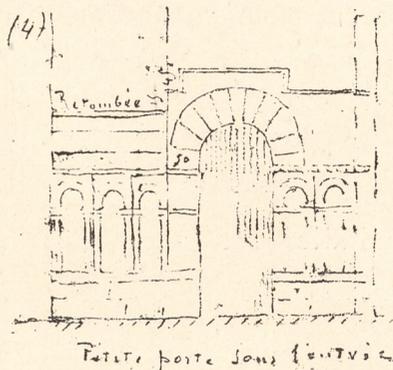


Fig. 90.

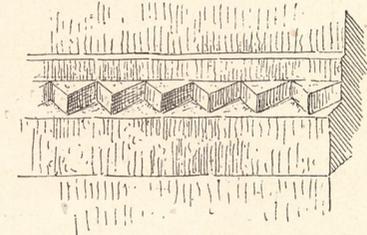


Fig. 91. — Détail de la corniche à denticules.

Comme dans l'arc de Kosroès, les arcatures se répètent sur toute la hauteur des façades. Un

léger encorbellement, signalé par une corniche, accuse, de la manière la plus nette, la naissance des grands arcs. Deux

légers filets servent d'appui aux trompes (fig. 87). Une moulure denticulée (fig. 91) couronne les tympans des arcatures inférieures; une seconde leur sert de base. Le tout, enfin, repose sur une plinthe également moulurée (fig. 86).

L'édifice est construit en pierres de taille appareillées avec soin. On remarquera même les longs voussoirs qui viennent relier les reins des grands arcs avec les tympans et la clef de voûte prise dans un seul voussoir médian.

Ces premiers détails de construction suffisent à dater et à classer l'édifice.

La forme des coupoles, les arcatures, les moulures denticulées, la suppression des chapiteaux, décèlent l'origine perse du monument. La délicatesse des profils, l'appareillage des coupoles et des arcs, la forme des claveaux, dénotent une influence romaine.

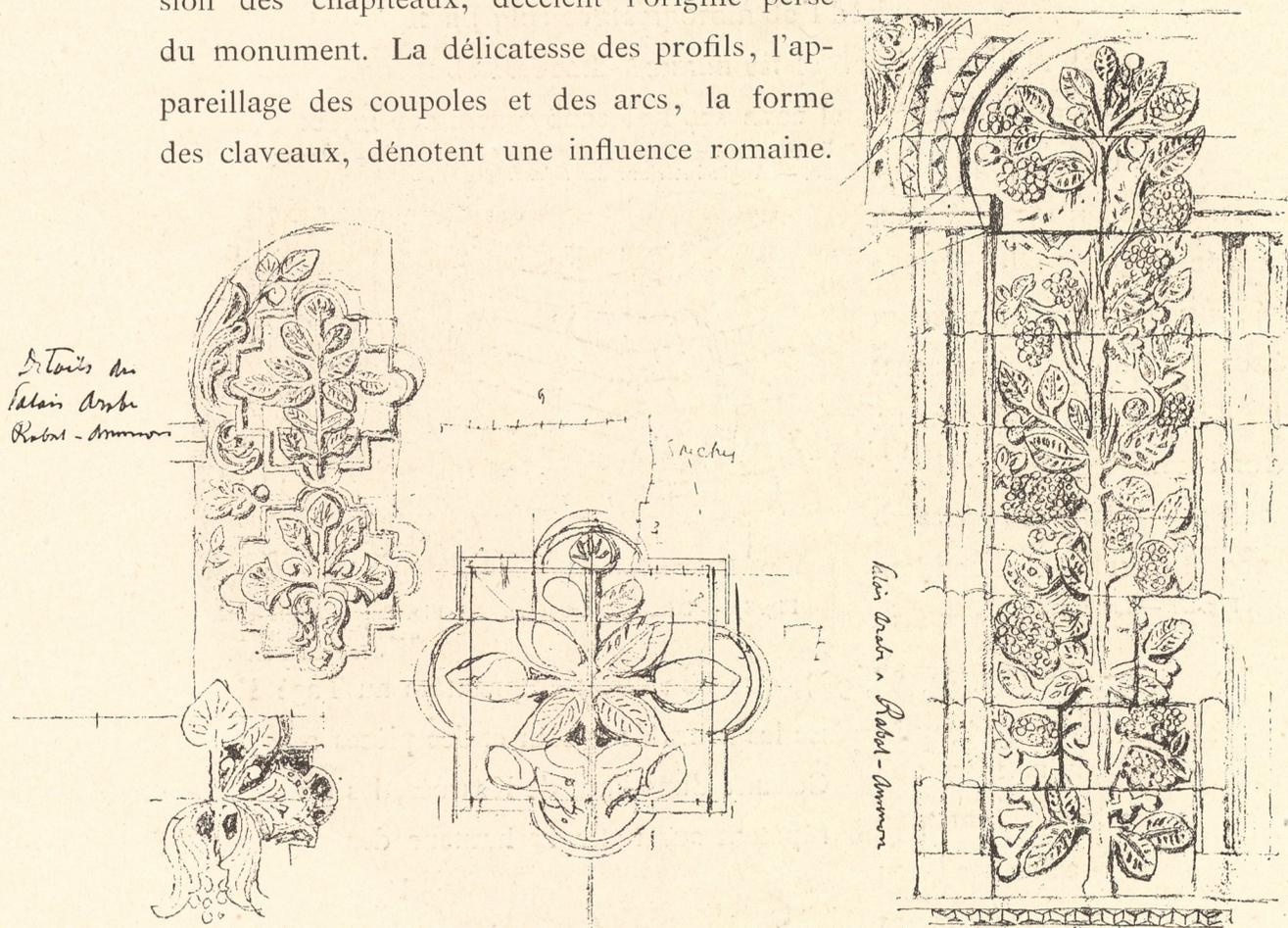


Fig. 92. — Détail des sculptures des lambris.

Fig. 93¹.

L'arc ogival, substitué à l'ellipse sassanide, est l'indice d'une époque de transition bien voisine de l'invasion musulmane. Il en est de même des arcatures outrepassées (fig. 92, 93) employées ici d'une manière systématique. Le monument d'Amman est donc perse et construit dans les dernières années du règne des Sassanides, s'il n'est même postérieur à l'hégire. Ce point serait très délicat à déterminer : quelque violentes qu'aient été la révolution religieuse et ses conséquences,

¹ Les figures 86 à 93 sont des reproductions directes des crayons de M. Mauss.

on ne peut considérer l'hégire comme un trait brutal tracé entre le monde préislamique et la société nouvelle. Il est certain, néanmoins, que le palais d'Ammân ne remonte pas au delà des premières années de l'ère musulmane, car



Fig. 94. — Coupe sassanide : chasse de Kosroës II.

il ne présente aucun des caractères du style musulman, qui s'accusèrent de bonne heure en Syrie et en Égypte.

Les sculptures jetées à profusion sur les champs des arcatures inférieures (fig. 92, 93) ont, avec les œuvres des artistes sassanides iraniens (fig. 71, 78, 79, 95, etc.), des analogies trop marquées pour que je n'y voie pas un nouvel argument en faveur de la date que j'indique. Les Arabes empruntèrent aux Perses

leurs constructeurs, mais donnèrent volontiers la préférence aux ornemanistes byzantins; or, la tapisserie de pierre tendue entre les colonnettes ne trahit la main d'un ouvrier du Bas-Empire ni dans l'agencement des rinceaux, ni dans le style des broderies. Je persisterai donc à voir dans cet édifice un monument construit au moment où l'influence sassanide était prépondérante, et antérieur à Mahomet, ou tout au plus contemporain de l'hégire.

Le monument de Rabbath-Ammân est le dernier maillon de la chaîne ininterrompue qui commence dans le Fars avec le château achéménide de Firouz-

Abâd pour se terminer, vers le VII^e siècle après Jésus-Christ, et aboutir, d'une part, aux arts musulmans, et, de l'autre, à la transformation de l'art roman en art ogival¹.

Il eût été fort intéressant de dresser l'inventaire des décors architectoniques utilisés par les orfèvres sassanides. On possède de si nombreuses pièces d'argenterie, et de style si varié, que l'on peut suivre, en les examinant, toutes les phases traversées par l'art sassanide depuis Byzance jusques aux Indes. Outre que cette incursion ferait double



Fig. 95 et 96. — Vases sassanides.

emploi avec les travaux de M. le professeur Odobesco², elle m'entraînerait hors du cadre de mes études. Je me contenterai de donner, comme terme de comparaison, la photographie de deux coupes (Pl. XXII et fig. 94) et d'une aiguière (fig. 95 et 96) de style sassanide perse très pur.

¹ Voir inf., p. 153 et seq.

² M. Odobesco va publier une étude sur le trésor de Pétrossa. Il a réuni, pour bien déterminer le lieu et l'époque de fabrication des objets qui constituent le trésor, toutes les pièces d'orfèvrerie sassanide connues jusqu'à nos jours. Je renvoie le lecteur à ce très intéressant ouvrage.